

PITIE ET VULNERABILITE

L'usage de la pitié comme levier rhétorique est une technique que Montaigne a apprise au collège mais ce mode d'expression l'a séduit parce qu'il y voit une façon de toucher ses contemporains. De plus, il met en scène une *persona* très sensible à la pitié, prédisposée à l'empathie. Il la dévalorise en la qualifiant de « mollesse » mais elle semble le caractériser fortement car il l'évoque à plusieurs reprises et souligne qu'elle préside souvent à ses décisions. Il se présente donc comme vulnérable. En quoi cette sensibilité exacerbée mise en scène, présentée comme une anomalie, lui permet-elle de regarder le monde autour de lui d'une manière différente ? En quoi son regard devient-il celui d'un ethnologue, d'un sociologue, avant l'heure et finalement d'un moraliste ? L'injustice faite aux plus faibles semble lui sauter au visage et provoquer un écœurement tangible dans son écriture. Il évoque son cœur qui se « serre » devant les souffrances des plus petits. Cette pitié se manifeste surtout dans les allusions à la chasse où la proie lui semble si pitoyable. Il évoque aussi le sort réservé aux femmes, victimes de guerre et esclaves, celui des paysans, boucs émissaires des puissants de ce monde, celui des agonisants et des enfants qui ne peuvent se protéger de leur entourage. Il analyse aussi l'absurde cruauté des hommes envers les animaux car il perçoit déjà que les comportements cruels envers les plus faibles est un aveu de déséquilibre psychique. En effet, si le jugement n'est pas modéré dès le plus jeune âge, le discernement n'est pas possible, les passions règnent. Enfin, son regard devient réflexif et en sondant la misère de l'homme dénaturé, il se peint lui-même sans complaisance face à ses faiblesses et face à la douleur.

III-1- Le cœur de Montaigne

Montaigne est un humaniste, il partage « l'humaine condition » de ses contemporains et n'hésite pas à revendiquer sa sensibilité. Pour Gabriel-André Pérouse, il « proclame sa différence face aux Stoïciens qui jugent la pitié « vitieuse ». Dès le seuil des *Essais*, la méditation sur le sort des vaincus donne le ton de l'ouvrage entier. « Une œuvre

de discernement de soi par l'écriture, contre la peur¹⁷⁹. » La pitié n'est donc pas qu'un ressort rhétorique associé à la terreur dans le théâtre sanglant orchestré par Montaigne dans son œuvre. De manière plus sporadique, moins visible mais lancinante, la pitié semble se révéler comme un certain regard posé sur le monde pour l'analyser et le comprendre dans un mouvement de générosité et de solidarité. Ainsi, si les *Essais* ont des visées politiques, s'ils doivent servir de tremplin à l'essayiste dans son ascension sociale, ils sont aussi une découverte de soi par l'attitude analytique qu'il adopte dans ses écrits. Véronique Ferrer affirme qu'il a su mettre à distance son engagement politique car il refuse de se donner tout entier à ses charges comme l'exigerait le dévouement typiquement chrétien. Il estime qu'il faut savoir être fidèle à soi-même et avoir soin de sa personne pour se conduire en homme¹⁸⁰. L'essentiel est donc de devenir humain comme le proclamait Erasme¹⁸¹. Et pour Montaigne, la caractéristique de l'homme, c'est le cœur¹⁸², sa sensibilité au malheur d'autrui, sa capacité à éclairer son jugement par l'empathie avec les représentants les plus faibles de « l'humaine condition ». (III, 2, 805).

En effet, l'écrivain cherche à se connaître par l'écriture, il s'étudie et à plusieurs reprises, il revendique un cœur d'une sensibilité singulière. Selon ses propres observations, elle ne provient pas d'une éducation mais d'une nature plus tendre. Il la présente précisément au chapitre « De la cruauté » car il l'oppose à l'instinct violent que les hommes doivent souvent combattre en eux-mêmes :

Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours par le sort de ma naissance. Je ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moy, est une innocence niaise : peu de vigueur, et point d'art. Je hay, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse que je ne voy pas

¹⁷⁹ G. A. Pérouse, « Quelques aspects d'une rhétorique de la pitié dans les *Essais* de Montaigne » dans J. O'Brien, M. Quinton, J.J. Supple, *Montaigne et la rhétorique, (actes du colloque de St Andrew, 28-31 Mars)*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 91.

¹⁸⁰ « Les servitudes des "obligations civiles" ne doivent pas compromettre l'attention à soi, plus importante, dans l'échelle des valeurs de Montaigne, que l'attention aux autres. L'auteur prend à rebours les principes de la charité chrétienne, sur laquelle repose implicitement le modèle civique, pour valoriser non pas l'amour de soi, mais l'exercice de soi, suivant l'idée que nous avons autant sinon plus de devoirs envers nous-mêmes qu'envers les autres : "la principale charge que nous ayons est chacun à sa conduite." (IV, 10, 1007) » V. Ferrer, « Soi et les autres, politique du sujet chez Montaigne » dans Ph. Desan, *Lecture du troisième livre des Essais de Montaigne*, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 301.

¹⁸¹ « *at homines [...] non nascuntur, sed finguntur.* » : « L'homme ne naît pas homme, il le devient. », D. Erasme, *De pueris instituendis*.

¹⁸² Le cœur a de nombreux sens. Ceux qui intéressent Montaigne se rejoignent : « l'organe de vérité et de connaissance intuitive », « le fond d'un être ou la conscience morale » et « l'ensemble des vertus qui caractérisent l'individu » mêlent les concepts qui définissent l'individu : sa sensibilité, son caractère, ses vertus et sa forme d'intelligence. *Trésor de la Langue Française*, <atilf.fr/tlf.htm>, tome1, 1962.

égorger un poulet sans desplaisir, et ois impatientement gemir un lievre sous les dents de mes chiens quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. (II, 11, 429)

Montaigne indique clairement, qu'à ses yeux, sa compassion n'est pas une attitude morale solidaire acquise, elle est innée et s'appuie sur sa sensibilité. Toute l'éducation et les efforts sont rejetés par l'accumulation « ny de loy, ny de precepte, ou autre apprentissage » inaptes à développer la compassion. Les pronoms personnels sujet et objet, renforcés ou non signalent bien qu'il ne parle qu'en son nom propre. Opposant toujours le modèle romain du héros, qui a acquis une valeur morale par l'éducation et le modèle chrétien qui privilégie le cœur et la charité, il dévalorise sa sensibilité par des adjectifs et des substantifs axiologiques. Pour lui, son « innocence » est « niaise¹⁸³ », elle est comme une « mollesse¹⁸⁴ ». Elle appartient au tempérament que Nature lui a donné et non au caractère que Culture lui a forgé. Elle n'est donc pas issue de son expérience, elle est spontanée, innée et bien qu'elle ait un caractère péjoratif en apparence, s'opposant à l'idée que les hommes du XVI^e siècle se font de la virilité, elle présente des qualités de douceur et de souplesse essentielles dans les relations humaines. Il subit un état qu'il ne maîtrise à aucun moment selon lui, les expressions et adverbes « sans desplaisir » et « impatientement » montrent qu'il est lui-même torturé devant le spectacle de la violence. Les exemples appartiennent au quotidien des nobles comme la chasse mais ils sont ridicules pour rendre sa sensibilité hyperbolique. Il ne s'agit que d'un « poulet » et d'un « lievre » mais les verbes « égorger » et « gemir sous les dents de [s]es chiens » donnent de l'actualité aux deux scènes et créent un spectacle sanglant. Nous savions que la cruauté était pour Montaigne « l'extreme de tous les vices », ce superlatif absolu exacerbe son rejet de toute violence. Il le fait au nom de son cœur « par nature » et au nom de la raison « par jugement » car il y a été confronté dans sa charge de conseiller au Parlement et dans les événements sanglants des guerres civiles.

Sans renier le plaisir de la chasse, il affirme que la mise à mort de sa proie est très douloureuse pour lui. Il l'évoque parfois avec beaucoup de *pathos* comme au chapitre

¹⁸³ *niaise* signifie « qui sort du nid, jeune, débutant » puis « sans expérience, sot », *ibid.*

¹⁸⁴ *mollesse* a deux sens l'un très péjoratif « langueur, apathie physique ou intellectuelle » d'où « laxisme, excès d'indulgence », « mode de vie facile et voluptueuse » et un autre sens plus laudatif « traits adoucis, douceur, fluidité du style, de l'expression, du trait » d'où « lenteur et souplesse ». Montaigne joue sur les deux tableaux, l'acception usuelle et la seconde, fort utile en arts et en politique. *ibid.*

« De la cruauté » où il oppose sa sensibilité aux pulsions sanguinaires qui se révèlent partout en France à cause des guerres civiles :

De moy, je n'ay pas sçeu voir seulement sans desplaisir poursuivre et tuer une beste innocente, qui est sans deffence et de qui nous ne recevons aucune offence. Et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'alaine et de force, n'ayant plus autre remede, se rejette et rend à nous mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes,

Quaestuque, cruentus

Atque imploranti similis¹⁸⁵,

Ce m'a tousjours semblé un spectacle tres-desplaisant.

Je ne prens guiere beste en vie à qui je ne redonne les champs. (II, 11, 432)

Ici, le tableau de la détresse du cerf est rendu particulièrement pathétique car il est préparé par les allusions à la compassion de l'écrivain et surtout à la faiblesse de la victime « une beste innocente », « sans deffence » qui n'a commise « aucune offence ». Les actions précipitées, désordonnées et désespérées ajoutent de la vivacité à la scène, il se « sent[] hors d'alaine et de force », « se rejette et rend », « demand[e] mercy ». L'imbrication des vers de Virgile avec les phrases de Montaigne est naturelle, poursuivant le tableau touchant dans une autre langue qui fait ressentir la cruauté par l'allitération en [t] et l'assonance en [i]. Le pathétique déjà présent dans « ses larmes » est relancé par « ses plaintes » et l'aspect descriptif et cruel de l'indication « couvert de sang ». Cet exemple frappant reste dans la mémoire des lecteurs.

L'essayiste fait donc allusion de nombreuses fois à cette sensibilité, dès qu'il veut dénoncer la violence, en montrer le caractère scandaleux mais aussi quand il veut expliquer son rapport aux autres. Dans le chapitre « De l'expérience », il compâtit aux malheurs d'autrui dans un tableau évoquant précisément les paysans que son père lui a confiés après l'avoir aidé à les considérer comme des hommes faibles et malheureux qu'un seigneur se doit de protéger.

Je m'adonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion qui peut infiniment en moy. Le party que je condamneray en nos guerres, je le condamneray plus asprement fleurissant et prospere ; il fera pour me concilier aucunement à soy quand je le verray miserable et accablé. (III, 13, 1100)

¹⁸⁵ « Et par ses plaintes, couvert de sang, il semble implorer sa grâce. » (Virgile, *Enéide*, VII, 501).

L'adjectif « naturelle » confirme cette idée que la pitié est intrinsèque au cœur de l'humaniste et l'adverbe « infiniment » qui s'étire dans la phrase montre la puissance d'une telle sensibilité sur lui. Il prend la posture tragique de la victime dépassée par une force supérieure.

C'est pourquoi, avant d'évoquer des scènes de torture, il rappelle souvent cette sensibilité comme au chapitre « De la cruauté » (II, 11, 421). Cet essai est complexe car il évoque plusieurs sujets, Montaigne opère par glissements successifs pour amener son idée maîtresse en conclusion. Il commence par analyser ce qu'est la vertu et quels sont les moyens pour l'acquérir. En effet, il estime que l'homme le plus vertueux est celui qui peut surmonter son désir de vengeance. Ainsi en est-il d'Argesilaus dont on se moque parce qu'il perd ses disciples qui deviennent épicuriens. La liste des philosophes et des grands hommes se poursuit alors. Epaminondas, pythagoricien, refuse les richesses qu'il peut obtenir pour affronter la pauvreté. Socrate éprouvait sa patience en supportant sa femme. Metellus, condamné pour avoir favorisé le peuple affirme qu'il n'y a pas de véritable vertu sans prise de risque. Les Épicuriens arrivaient même à se réjouir de la douleur. Caton se donnant la mort pour défendre sa patrie a dû éprouver du plaisir, de l'exaltation d'une action si grande. En conséquence, la mort comme la vie représente bien la vertu de quelqu'un. En effet, Socrate a eu une belle mort car il était serein. D'ailleurs, Caton et Socrate étaient tellement vertueux qu'ils ne faisaient plus d'effort pour l'être, c'était devenu une habitude. Mais certains hommes sont courageux parce qu'ils ne perçoivent pas le danger. Un prince italien compare le courage des peuples au combat : les Italiens, intelligents, en ont peur, les Français et les Espagnols, moins et les Allemands et les Suisses, plus grossiers, sont plus courageux. De surcroît, les amis de Montaigne le félicitent souvent de ses succès qui ne sont dus qu'au hasard et non à ses vertus. En effet, il est modéré et c'est une chance car il aurait eu du mal à lutter contre des vices trop nombreux ou trop prégnants. Il le doit à la nature et à l'éducation donnée par son père. Il est donc difficile d'évaluer la vertu de quelqu'un. Aristippus proposait une philosophie hardie mais n'avait pas de mœurs vicieuses. Épicure pratiquait l'ascèse. Montaigne, lui, a peu de vices et donc peu de débordements. Socrate disait qu'il avait appris à dominer ses vices comme Stilpo. Alors l'essayiste aborde son sujet : il hait la cruauté comme le pire vice humain.

Mis en valeur par l'effet d'attente que provoque ce long développement sur la vertu, la présentation du thème éponyme est particulièrement soignée. Il commence modestement par sa propre expérience : il ne peut voir une proie tuée par ses chiens sans pitié alors que la chasse est un plaisir plus grand que l'amour. Mais il ne sait pas pleurer, affirme-t-il dans son texte. Il est attendri par les larmes et choqué par les exécutions publiques. Alors se déroule une longue liste d'hommes qui ont lutté contre la cruauté. César est connu pour sa clémence car il mit à mort sans les torturer des pirates et Philomon, son secrétaire comploteur. Du temps de Montaigne, un soldat a tenté de se suicider devant la perspective d'être torturé. L'écrivain pense qu'il est suffisant de démanteler un corps pour effrayer le peuple, il est inutile de torturer un homme vivant. Ainsi le corps de Catena, un voleur exécuté à Rome subit des outrages après la mort. De même, Artoxerses préféra une punition symbolique pour ses seigneurs. Les Égyptiens utilisaient des pourceaux comme boucs émissaires. Ensuite, il oppose en diptyque une attitude cruelle et une attitude clémente. Les guerres de religion ont mis au goût du jour toutes les tortures les plus cruelles alors que l'humaniste ne peut mettre à mort ses proies à la chasse. Les hommes sanguinaires avec les animaux sont des natures cruelles. En effet, à Rome après avoir tué des animaux, les hommes s'entretuèrent dans les arènes. Alors que de nombreuses religions respectent les animaux par solidarité, à cause de la réincarnation ou parce qu'ils sont l'image de leurs dieux. Pour conclure, il affirme que l'homme n'est pas vraiment supérieur aux animaux et qu'il doit se montrer respectueux de la nature. Montaigne montre que certaines civilisations soignaient bien leurs animaux.

Au cœur de ce chapitre constitué en diptyque : les plus grandes vertus opposées au pire des vices humains, l'essayiste met en scène sa sensibilité.

Je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, et pleurerois aisement par compagnie, si, pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais comment que ce soit ou feintes ou peintes. Les morts, je ne les plains guiere, et les enverrois plutost ; mais je plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez que ceux qui les tourmentent et persecutent vivans. Les exécutions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soyent, je ne les puis voir d'une veuë ferme. (II, 11, 430)

Il ne pleure pas mais son cœur «se serre », il le dit plusieurs fois et il « plain[t] » les personnes qui souffrent. La tristesse mais ici plutôt la douleur réelle ou « feinte[] » ou « peinte[] » le touche. Il refuse toutes les tortures mises sur le même plan.

« tourment[er] », « persecut[er] les « vivans » ou « les exécutions » capitales ordonnées par la justice se valent pour sa sensibilité. Il ne peut garder une fermeté stoïque mais ne peut l'avouer publiquement, il reste donc dans la modération. Selon Gabriel-André Pérouse, Montaigne a contracté une véritable phobie de la souffrance : « il y a bien [...] un vrai effroi à imaginer cette souffrance de la chair dont, même chez les animaux, il supporte difficilement la pensée¹⁸⁶. » C'est au nom de cette sensibilité, présentée comme une faiblesse, qu'il revendique l'abandon de toute violence. Comme si l'homme nouveau, celui du XVI^e siècle, se devait de dépasser cette fermeté proche de la cruauté dans certains cas. Il s'agit des idéaux humanistes.

Il en fait aussi une caractéristique humaine, comme on l'a déjà vu avec la pitié des princes tels qu'Alexandre, César et Néron. A ses yeux, ce sont tous les humains qui lui ressemblent. Il nous en fait part au chapitre « De la diversion » où les gestes familiers rappellent incessamment le défunt, l'écrivain nous propose alors de réfléchir aux éloges funèbres hyperboliques.

Le son mesmes des noms, qui nous tintoüine aux oreilles : Mon pauvre maistre ! ou, Mon grand amy ! Hélas ! mon cher pere ! ou, Ma bonne fille ! quand ces redites me pinsent et que j'y regarde de pres, je trouve que c'est une plainte grammairiene et voyelle. Le mot et le ton me blessent. Comme les exclamations des prescheurs esmouvent leur auditoire souvant plus que ne font leurs raisons et comme nous frappe la voix piteuse d'une beste qu'on tue pour nostre service ; sans que je poise ou penetre cependant la vraye essence et massive de mon subject :

His se stimulus dolor ipse lacessit¹⁸⁷

Ce sont les fondemens de nostre deuil. (III, 4, 837)

L'humaniste tente ici d'analyser les causes de la tristesse. Rapidement, il dégage les causes superficielles, c'est-à-dire les usages qui « [le] blessent » : « le son mesmes des noms, les exclamations des prescheurs, la voix piteuse d'une beste qu'on tue pour nostre service ». Il s'agit d'une gradation car les premières exclamations sont convenues, il les rejette comme une simple « plainte grammairiene et voyelle », un usage traditionnel d'expressions stéréotypées. Les « prescheurs esmouvent leur auditoire », car leur discours est réfléchi et ordonné, les effets en sont concertés pour obtenir le bouleversement de leur public. Ils persuadent et ne convainquent pas : « leurs raisons » ne touchent pas les fidèles. Les prêcheurs utilisent l'émotion non par la raison seule.

¹⁸⁶ G. A. Pérouse, « Quelques aspects d'une rhétorique de la pitié dans les *Essais* de Montaigne » dans J. O'Brien, M. Quinton, J. J. Supple, *Montaigne et la rhétorique, (actes du colloque de St Andrew, 28-31 Mars)*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 92.

¹⁸⁷ « Par ces aiguillons la douleur s'excite elle-même. » (Lucaïn, II, 42).

L'homme est donc faible, il a une sensibilité dangereuse qui n'est pas la sensibilité de Montaigne. En effet, il se méfie des mouvements de son cœur emporté par des techniques rhétoriques savamment mises au point. Il montre la perversité de ces ressorts sur le peuple. Le cœur des hommes est facilement touché mais pas celui d'un noble qui est sensible à bon escient car il se doit d'être un *prudens*. Reste le cri de la bête, contre lequel il ne peut rien comme il l'a déjà dit. Cet exemple est exprimé avec soin. La « voix » personnifie l'animal, elle est « piteuse » et « frappe ». Elle semble ainsi transpercer le cœur de l'essayiste qui ne peut lui opposer aucune barrière rationnelle. Du moins connaît-il sa faiblesse. Enfin la condamnation à mort de la bête n'est due qu'au confort des humains et donc n'est pas juste, l'homme devient le prédateur des animaux. Cette pitié est la plus authentique des trois pour Montaigne mais il a bien conscience que c'est une façon aisée, comme les deux précédentes, de persuader un homme. Il devrait être capable de lutter contre ces trois appels à la compassion soit hypocrite soit pour un animal et non un humain. S'il a pu analyser les façons de développer la pitié dans le cœur d'un humain, la tristesse et son développement restent un mystère qu'il aurait aimé percer. « [L]a vray essence et massive de [s]on subect » lui échappe, il a simplement observé que la tristesse s'autoalimente comme un cercle vicieux et qu'il existe bel et bien un risque à se complaire dans la mélancolie qui peut envahir son propre cœur.

Il analyse à plusieurs reprises cette prédisposition sans complaisance, il en connaît les risques. Il pressent que cette sensibilité qu'il revendique comme personnelle pourrait le faire basculer dans la mélancolie voire la folie. Au chapitre « Nous ne goustons rien de pur », il s'interroge sur les rapports entre douleur et volupté et évoque le plaisir des larmes :

Metrodorus disoit qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Je ne sçay s'il vouloit dire autre chose, mais moy, j'imagine bien qu'il y a du dessein, du contentement et de la complaisance à se nourrir en la melancholie ; je dis outre l'ambition, qui s'y peut encore mesler. Il y a quelque ombre de friandise et delicatesses qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la melancholie. Y a-t-il des complexions qui en font leur aliment ?

Est quaedam flere voluptas¹⁸⁸ (II, 20, 674)

L'auteur s'appuie sur deux références antiques pour encadrer son propos iconoclaste : Metrodorus qu'il paraphrase et Ovide à qui il donne la parole pour donner de l'autorité à

¹⁸⁸ « Il y a quelque volupté à pleurer. » (Ovide, *Tristes*, IV, III, 27).

son analyse mais aussi pour la résumer et lui donner l'allure frappante d'une formule qu'autorise le latin, langue plus synthétique que le français. Il utilise ensuite une antithèse marquante avec l'isotopie du plaisir très présente « plaisir, contentement, complaisance, friandise, délicatesse, ri[re], flatt[er] », évoquant un plaisir subtil qui se goûte à petites doses, comme « une ombre » dans l'immense « tristesse » et « melancholie ». Plus qu'un « alliage », il est question de digestion. Cet « aliment » « nourri[t] » l'homme « au giron même de la melancholie ». Cette métaphore filée montre à quel point le phénomène psychologique est subtile, intériorisé mais finalement essentiel car il prolonge sans doute cet état de tristesse, si on se laisse aller à la complaisance. La tristesse et le plaisir peuvent donc se rejoindre. Il a déjà observé que des émotions apparemment opposées sont liées.

Nature nous découvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvemens et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire. De vray, avant que l'un ou l'autre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduite de la peinture : vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va. Et l'extremité du rire se mesle aux larmes. (II, 20, 674)

Montaigne rapproche le plaisir et la tristesse par deux expressions extrêmes du visage : le rire et les larmes, mêlant habilement deux cas. On a dû mal à interpréter un visage en peinture mais aussi dans la vie, exprime-t-il le rire ou les larmes ? Et l'on passe du rire aux larmes dans les cas de fous rires. La déformation du visage dans les deux cas va contre la modération et montre une âme aux prises avec les passions. Ces observations très simples de la vie quotidienne donnent à voir au lecteur une réalité psychologique plus profonde et complexe. Car quelle est la valeur morale de la compassion et de la tristesse si elles trouvent en elles leur propre consolation et ne poussent pas au dépassement et à la solidarité ? L'essayiste recherche toujours la modération des passions, la maîtrise des vices et des douleurs pour atteindre un état vertueux devenu une habitude comme l'incarne le personnage de Socrate. Ainsi l'alliance du plaisir et de la douleur est une difficulté pour lui, un piège à éviter.

À ses yeux, il en va de la pitié comme de la peur ou de la maladie, c'est une passion qui engendre la perte de contrôle, elles ont une telle prise sur son âme qu'il doit lutter contre leurs attaques pour ne pas sombrer dans la folie. Il l'exprime ainsi au

chapitre « Des coches » lorsqu'il cherche les moyens de prévenir un danger qui provoque l'angoisse :

Je ne me sens pas assez fort pour soustenir le coup et l'impetuosit  de cette passion de la peur, ny d'autre vehemente. Si j'en estois un coup vaincu et atterré, ne ne m'en releverois jamais bien entier. Qui auroit fait perdre pied à mon ame, ne la remettroit jamais droicte en sa place, elle se retaste et recherche trop vifvement et profondement, et pourtant, ne lairrois jamais ressouder et consolider la plaie qui l'auroit percée. [...] par quelque endroit que le ravage fau ast ma levée, me voylà ouvert et noyé sans remède. » (III, 6, 900)

Il craint le dérèglement de la raison, la folie qu'un coup du sort peut faire basculer. On se souvient du rejet qu'il a ressenti devant Le Tasse qui avait perdu la raison¹⁸⁹. Ici, le registre se fait épique pour souligner la bataille menée par la personnalité contre les peurs et les  v nements traumatiques de la vie. L'image finale de la noyade est particulièrement frappante. Il ne revendique donc pas sa sensibilité comme une qualité, un premier pas vers la vertu mais plutôt comme une caractéristique de sa personnalité qu'il doit prendre en compte lorsqu'il veut émettre un jugement juste.

Bien que les obligations de la noblesse et la charité chrétienne mettent Montaigne au service des autres, il refuse de se donner tout entier à ses charges car il doit prendre soin de sa personne pour diriger sa vie de manière lucide. De surcroît, grâce à sa démarche d'introspection, il se présente comme un homme à la sensibilité particulière : il ne supporte pas de voir la mise à mort de la proie qu'il chasse, compatit aux souffrances de ses paysans et ne peut assister aux exécutions publiques sans serrement de cœur. Il estime que la pitié est une caractéristique humaine bien qu'on tente souvent de la voiler ou de la détourner. Elle est même dangereuse si elle n'est pas modérée car il existe un certain plaisir des larmes et un certain vertige de la compassion. Cette prédisposition lui donne la possibilité d'exprimer son empathie qui révèle sa personnalité ou du moins l'*ethos* qu'il met en scène dans son écriture. C'est pourquoi, il est particulièrement sensible aux violences faites aux plus faibles des êtres vivants.

¹⁸⁹ « Infinis esprits se treuvent ruinez par leur propre force et souplesse. » (II, 12, 492).

III-2- Montaigne face aux autres

Il présente sa sensibilité comme toujours tournée vers les autres. Il ne peut rester stoïque et froid devant la souffrance d'autrui. Son empathie le porte vers les victimes dont il partage les douleurs et l'on retrouve les pointes acérées de la détresse partagée dans son écriture.

III-2- 1- Témoin de scènes pitoyables

Montaigne refuse toutes les violences, quelles soient légitimées par une guerre, une loi ou un roi. Il ne l'admet ni dans la sphère publique ni dans la sphère privée car elle atteint l'intégrité des individus, quels qu'ils soient. Dans cette dénonciation systématique, il se montre particulièrement choqué du sort réservé aux plus faibles car il a été témoin direct de scènes pathétiques qui l'ont marqué.

III -2-1-1- Des femmes

Les femmes sont présentes dans les *Essais* à divers niveaux, épousant différents rôles. Tour à tour, objets de fascination ou de répulsion, elles n'ont pas la même place que les hommes ni dans la tête ni dans le cœur de la *persona* de Montaigne.

Si les femmes restent un mystère pour lui, il reconnaît pourtant la noblesse de certaines, la finesse de leur esprit en leur dédiant parfois des chapitres entiers des *Essais* : Diane de Foix, Madame d'Estissac ou Mlle de Gournay, « sa fille d'alliance » ; il fait allusion à des femmes d'un grand courage devant la mort, capables de se sacrifier pour aider leur mari à le faire dans le chapitre « De trois bonnes femmes » (II, 35, 744) et l'exemple des femmes portant leurs maris et enfants sur leur dos pour les sauver lors de l'attaque de l'« Empereur Conrad troisieme » au chapitre « Par divers moyens on arrive à pareille fin » (I, 1, 8). Il les valorise donc mais il est aussi capable d'écrire un chapitre entier « Sur des vers de Virgile » (III, 5, 840), pour montrer que les femmes soumises à leurs désirs sexuels sont versatiles et infidèles par leur propre nature. De nombreuses précautions oratoires, pointes d'humour et d'ironie montrent qu'il ne faut peut-être pas tout prendre au premier degré. Car la dernière phrase du chapitre affirme clairement que l'on a tendance à accuser le sexe faible des défauts du sexe fort... Pourtant, en dehors de

ces passages spécifiques des *Essais*, les femmes ne sont que des exemples argumentatifs pour représenter les êtres les plus faibles et les plus émotifs. C'est probablement une réminiscence de rhétorique latine car la même attitude se retrouve dans la prose de La Boétie qui ravale les femmes au rang de simples biens matériels :

Quel vice ou plustost quel malheureux vice, voir un nombre infini de personnes, non pas obeir mais servir ; non pas estre gouvernés, mais tirannisés, n'aïans ni biens, ni parens, femmes ni enfans, ni leur vie mesme qui soit a eux, souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée non pas d'un camp barbare contre lequel il faudroit despendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul.¹⁹⁰

Utilisées de cette manière, les femmes représentent une part plus fragile de l'humanité mais elles ne méritent pas pour autant toutes les avanies qu'on leur fait subir. Ainsi, au chapitre « De l'inegalité qui est entre nous », « Il n'est rien si empeschant, si desgouté, que l'abondance. Quel appetit ne se rebuterait à veoir trois cents femmes à sa merci comme les a le grand seigneur en son sérail ? » (I, 42, 264)

Elles sont doublement dévalorisées car elles ne sont que des objets sexuels, elles sont nombreuses et de plus, Montaigne ne s'intéresse à elles que pour illustrer le manque d'appétit devant l'abondance, feignant de ne pas être choqué par leur situation d'esclave.

En conséquence, à l'exception des cas précédents déjà évoqués, les femmes sont des groupes de victimes fréquemment utilisés pour susciter la pitié chez le lecteur mais d'une manière distante et convenue car Montaigne ne s'apitoie réellement sur aucun cas particulier à l'exception des «[...] trois bonnes femmes » (II, 35, 744) qui touchent les lecteurs non par les malheurs injustes qui les frappent mais par leur grandeur morale. L'usage de ces exemples féminins n'est donc que rhétorique et ne révèle pas le cœur de l'humaniste. Le cas des ses paysans est fort différent.

III-2-1-2- Des paysans

Les paysans, tout au contraire, préoccupent le seigneur de Montaigne d'une manière très personnelle. Il se montre tel un seigneur terrien prenant son rôle au sérieux.

¹⁹⁰ E. La Boétie (de), *De la Servitude Volontaire, Mémoire touchant l'édit de Janvier 1562*, Paris, Gallimard, « tel », 2014, p. 81.

Car dans ces temps de guerres civiles et de peste, les occasions étaient nombreuses de soutenir son peuple.

En effet, si son père l'a laissé en nourrice plus longtemps que de coutume, c'est pour lui faire partager la vie des paysans. Ainsi, l'essayiste analyse l'éducation qu'il a reçue au chapitre « De l'expérience » :

Son humeur visoit encore à une autre fin : de me raliar avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de nostre ayde ; et estimoit que je fusse tenu de regarder plutost vers celuy qui me tend les bras que vers celuy qui me tourne le dos. Et fut cete raison pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fons à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher. Son dessein n'a pas du tout mal succédé : je m'adonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut infiniment en moy. (III, 13, 1100)

Certes, les paysans sont vus comme une catégorie sociale inférieure très éloignée du statut de noble que Montaigne revendique toujours avec force d'où l'expression hyperbolique violemment exclusive par l'emploi du superlatif absolu « la plus abjecte fortune ». Ce qui renvoie à la conception très hiérarchisée de la société partagée par tous les nobles du XVI^e siècle. Les autres termes employés sont plus neutres, du moins plus attendus d'un seigneur terrien « le peuple », « les petits », précisément « cette condition d'hommes qui a besoin de nostre ayde ». Ainsi, l'humaniste revendique son statut de noble, protecteur de ses gens sur ses terres, car il y va de sa « gloire », d'une tactique de survie enseignée par son père qui veut « regarder plutôt vers celui qui [lui] tend les bras », dans l'attitude du suppliant ou plus simplement parce que sa « naturelle compassion [...] peut infiniment en [lu]y ». Les valeurs nobiliaires, héritées de son éducation, fidélité et générosité s'allient ici à son empathie naturelle pour les plus faibles.

Les malheurs qui adviennent à ses paysans le touchent donc de près. La description de la peste qui ravage ses terres souligne aussi son attachement à ses paysans. Comme Géralde Nakam l'expose¹⁹¹, il lisait des ouvrages sur la peste dont celui d'Ambroise Paré. Mais en écartant ses sources livresques, il rend compte objectivement de ses observations cliniques. Si le pathétique surgit d'une telle description, c'est par empathie et imagination du lecteur car Montaigne n'utilise d'aucun effet rhétorique. La

¹⁹¹ « Montaigne a lu plusieurs ouvrages sur la peste, entre autres, probablement, celui de Paré. Son témoignage oculaire dans « De la Phisionomie » est d'autant plus précieux qu'il est rapporté avec infiniment de pitié, mais sans aucune terreur. Car on ne voit de peur ni chez ses paysans, qui sont terrassés par le mal, ni chez Montaigne, qui pourrait en redouter la contagion. » G. Nakam, *Les Essais de Montaigne, miroir et procès de leur temps*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 285.

description nue suffit à provoquer la pitié. Au chapitre « De la phisionomie », il décrit ainsi la peste qui sévit sur ses terres :

C'est une mort qui ne me semble des pires : elle est communément courte, d'estourdissement, sans douleur, consolée par la condition publique, sans ceremonie, sans deuil, sans presse. Mais quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peust sauver.

Videas desertàque regna

Pastorum, et longe saltus lateque vacantes.¹⁹²

En ce lieu mon meilleur revenu est manuel : ce que cent hommes travailloient pour moy chaume pour longtemps. Or lors, quel exemple de resolution ne vismes nous en la simplicité de tout ce peuple ? Generalement chacun renonçoit au soing de la vie. Les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du pays. (III, 12, 1048)

La description de la peste est scientifique, exempte de *pathos*. Rapidement, l'écrivain préfère montrer la désolation de son pays sans ses cultivateurs plutôt que de décrire la mort et la putréfaction des corps amoncelés. D'ailleurs, il soutient que les paysans se font un devoir d'enterrer les leurs. Ils vont même jusqu'à creuser leur propre tombe car ils « craignoient de demeurer derriere, comme en une horrible solitude ». Tout en exprimant sa compassion pour les pestiférés, l'humaniste use d'un style très elliptique.

Cependant, il est extrêmement choqué des violences subies par ses paysans, victimes des troupes armées des différents partis de la guerre civile. En conséquence, il écrit au chapitre « Defence de Seneque et de Plutarque » :

Je sçay qu'il s'est trouvé des simples paysans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecraser le bout des doigts à tout le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglants hors de la teste à force d'avoir le front serré d'une grosse corde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rançon. (II, 32, 724)

Les détails les plus sanglants et les plus sordides se poursuivent avec l'agonie savamment prolongée d'un laboureur traîné par son cheval, refusant toujours de donner les informations que l'on voulait lui soustraire :

J'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encore, avec lequel on l'avoi tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague. (II, 32, 724)

¹⁹² « On peut voir les domaines des bergers déserts et les pâturages devenus une vaste solitude. » (Virgile, *Géorgiques*, III, 476).

Ici les scènes sont particulièrement réalistes car aucune partie du corps n'est épargnée par l'imagination vicieuse des bourreaux. L'auteur exprime son dégoût et rend ces tortures insupportables au lecteur : les paysans sont les victimes privilégiées des deux partis religieux parce qu'ils ne sont pas armés, c'est une lâcheté sans nom aux yeux de l'humaniste.

Il mêle toujours une grande compassion pour ses paysans à une réelle admiration pour leur courage. De même, les agonisants sont victimes de leur entourage car ils sont sans défense. L'essayiste s'en inquiète.

III-2-1-3- Des agonisants

Montaigne est hanté par la mort, plusieurs chapitres montrent les diverses tactiques qu'il a mises au point pour se défendre de cette obsession : y penser à chaque instant, se rassurer par l'analyse de son accident de cheval, l'oublier totalement... Nul doute qu'à travers son indignation concernant les souffrances des malades, il mette en scène sa propre angoisse toujours en parallèle avec l'agonie de son ami.

Il a vécu la mort de La Boétie comme un drame personnel qu'il relate dans une lettre très connue adressée à son père¹⁹³. C'est pourquoi, il revendique le choix d'une plus grande intimité pour mourir, au chapitre « De la vanité »

J'ay veu plusieurs mourans bien piteusement assiegez de tout ce train : cette presse les estouffe. C'est contre le devoir et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing de vous laisser mourir en repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche ; il n'y a sens ny membre qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié d'ouyr les plaintes des amis, et de despit à l'avanture d'ouyr d'autres plaintes feintes et masqués. Qui a tousjours eu le goust tendre, affoibly, il l'a encore plus. Il luy faut en une si grande nécessité une main douce et accommodée à son sentiment, pour le grater justement où il luy cuit ; ou qu'on n'y touche point du tout. Si nous avons besoin de sage femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir. Tel, et amy, le faudroit-il acheter bien cherement, pour le service d'une telle occasion. (III, 9, 978)

La souffrance de l'agonie est multipliée par la véritable nuisance qu'instaure l'entourage trop pressant. Le malade est « bien piteusement assiegez », l'adverbe intensif rend

¹⁹³ M. Montaigne (de), « Fragment d'une lettre que Monsieur le conseiller de Montaigne écrit à Monseigneur de Montaigne, son père, concernant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie et mort de feu Monsieur de La Boétie », *Œuvres complètes*, (éd. A. Thibaudet, et M. Rat), Quetigny-Dijon, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1962, p. 1348-1360.

l'adverbe, pathétique et le participe passé métaphorique hyperboliques. La notion de difficulté physique contenue dans le terme violent d'« assiegez » est confirmé par les verbes « estouff[er] », « tourment[er] » et « fracasse[er] ». L'entourage est une « presse » qualifiée d'encombrante puisqu'il mène « tout ce train », c'est un tourbillon qui blesse chaque partie du corps du malheureux : « yeux, oreille, bouche, membre ». La souffrance affective prend le relais puisque la tristesse que répand l'entourage atteint le futur défunt : son cœur se « serre de pitié et [...] de despit ». La manifestation physique est remarquable car l'essayiste l'emploie peu. C'est le mourant qui plaint les survivants de leur peine et qui est déçu de ne pas savoir leur apporter suffisamment de consolation et de grandeur d'âme. L'expérience du décès de La Boétie lui revient probablement en mémoire et il se met à la place de son ami agonisant. Montaigne a commencé par interpeller le lecteur et le mettre en scène dans sa propre agonie « de vous laisser mourir », « votre bouche » « vos oreilles » « qu'on ne vous fracasse » « le cœur vous serre ». Cette mise en scène brutale de la mort de son lecteur l'oblige à réfléchir de manière concrète à sa propre mort, à la visualiser. Lorsque le tableau devient trop insupportable, l'écrivain s'en écarte un peu pour l'analyser et utilise le pronom « nous » afin de s'impliquer dans le groupe des hommes qui vont mourir. Il adoucit ainsi un peu ses propos et propose une solution simple : un « amy », « un homme encore plus sage », mis en valeur par le parallélisme avec la « sage femme », qui est le seul à connaître le geste juste qui apaise, « une main douce » mais surtout « accommodée à son sentiment » c'est-à-dire à l'écoute pour agir « justement ». La mort peut alors être un apaisement, une seconde naissance.

L'expérience de Montaigne le rend encore plus compatissant auprès des agonisants qui n'ont plus les moyens d'imposer leur volonté alors qu'ils auraient besoin de douceur pour effectuer ce passage délicat. Sa peur de la mort dont il parle fréquemment dans les *Essais*, le pousse à approfondir l'analyse de ces instants intimes douloureux et à espérer un apaisement bénéfique pour tous les mourants.

III-2-1-4- Des enfants

De même, Montaigne se montre très sensible au sort des enfants, autre partie faible de l'humanité. Pourtant, il parle très peu de sa fille Léonor dans les *Essais*, ainsi, ses propos sur les enfants font davantage écho à ses principes humanistes qu'à une expérience personnelle même s'il ne l'oublie jamais et l'utilise parfois. Les jeunes gens doivent être protégés car ils sont l'avenir de l'humanité, ils doivent être éduqués pour devenir des humains accomplis. À ce devoir moral premier vient s'ajouter sa haine contre les parents indignes qu'il met en scène.

Il s'oppose aux mauvais traitements à l'encontre des enfants car les parents devraient être leurs protecteurs et leurs éducateurs et non leurs bourreaux. Au chapitre « De l'affection des peres aux enfans », il tire des conclusions de son expérience en évoquant sa propre enfance :

J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur et en la contraincte ; et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict jamais par la force. On m'a aisin eslevé. Ils disent qu'en tout mon premier aage je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. (II, 8, 389)

La réflexion sur la violence et le rapport de force est menée sur le plan de l'éducation. L'auteur ne cherche pas à apitoyer le lecteur mais à le faire réfléchir. C'est pourquoi, il utilise le vocabulaire judiciaire. Si le but à atteindre est d'élever son enfant vers le meilleur accomplissement humain, il faut qu'il apprenne à respecter l'« honneur et la liberté », l'éducation est alors réfléchie. Il ne s'agit pas simplement de le faire obéir sous la « contrainte » et la « rigueur », car il sera élevé dans la crainte et restera dépendant. L'humaniste le confirme dans sa conclusion « Je n'ay veu autre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lâches ou plus malicieusement opiniastres. » On retrouve la condamnation de la torture qui ne fait surgir aucune vérité mais détruit la quiétude de l'âme pour toujours. Les trois piliers de l'éducation sont la « raison », la « prudence » et l'« adresse » autrement dit, l'intelligence, l'anticipation, le calcul et l'habileté. Ensuite, il se prend lui-même comme exemple et montre que ses parents n'ont guère été violents avec lui et poursuit par l'éducation de son unique fille. Les allusions à son enfant sont rares et toujours empreintes de tendresse :

J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu ; ils meurent tous en nourrisse ; mais Leonor, une seule fille qui est eschapée à cette infortune, a atteint six ans et plus, sans qu'on ait employé à sa conduite et pour le chastiment de ses fautes pueriles, l'indulgence de sa mere s'y appliquant aysément, autre chose que parolles et bien douces. (II, 8, 389)

Puisque la mort guette nos enfans : « ils meurent tous en nourrisse », « une seule fille qui est eschapée à cette infortune », ils sont très précieux et méritent le traitement le plus tendre pour les élever d'où « l'indulgence de sa mère » qui n'est pas condamnée et les « parolles bien douces » qui servent de remontrances. S'il avait eu des garçons, il n'en aurait pas usé autrement car il aurait « aymé à leur grossir le cœur d'ingénuité et de franchise », c'est-à-dire les élever pour en faire des hommes d'honneur. Il pense que sa « discipline, qu' « [il] s[ait] estre juste et naturelle » permet aux enfans de grandir en confiance et de développer les vertus qui lui sont chères. En posant la question finale « Voulons nous estre aimez de nos enfans ? Leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort ? » Il met la qualité de relation entre les parents et les enfans, au cœur de l'éducation. Si la raison doit guider les principes de l'éducation, elle ne doit jamais se couper des sentiments de tendresse paternelle.

Montaigne est donc choqué des mauvais traitements que peuvent subir les enfans. Rien ne peut les justifier à ses yeux. Ce sont les parents qui sont fous. C'est ainsi qu'il l'expose au chapitre « De la colere »

Qui ne voit qu'en un estat tout depend de son education et nourriture ? et cependant, sans aucune discretion, on la laisse à la mercy des parens, tant fols et meschans qu'ils soient. Entre autres choses, combien de fois m'a-il prins envie, passant par nos ruës, de dresser une farce, pour venger des garçonnetz que je voyoy escorcher, assommer et meurtrir à quelque père ou mere furieux et forcenez de colere ! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeux,

Rabie jecur incendente, feruntur

Praecipites, ut saxa jugis abrupta, quibus mons

Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit¹⁹⁴

(et selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout une voix tranchante et esclatante, souvent, contre qui ne faict que sortir de nourrisse. Et puis les voylà stropiets, eslourdis de coups ; et nostre justice qui n'en fait compte, comme si ces esboitemens et eslochemens n'estoient pas des membres de nostre chose publique. [...] est-il non plus permis aux peres et aux pedantes de fouetter les enfans et les chastier estans en colere ? (II, 31, 714)

La question rhétorique qui commence ce passage est de bon sens, les enfans sont l'avenir d'un pays et leur éducation doit être particulièrement soignée. Les parents dont il

¹⁹⁴ « Le cœur enflammé de rage, ils roulent comme le rocher qui, perdant son point d'appui se précipite tout à coup du haut de la montagne. » (Juvénal, VI, 647).

est question sont très dévalorisés dès le début, ce sont des « tyrans », ils sont « tant fols et meschants » non seulement idiots mais cruels et l'état est responsable de cette violence car « sans discretion » c'est-à-dire sans discernement, il les « laisse à la mercy des parents. » Le terme « mercy » utilisé seulement pour désigner la décision d'un vainqueur ou de Dieu montre à quel point les enfants sont dépendants de leurs parents, tout-à-fait comme des vaincus ou des esclaves. Mais le déchaînement de violence visible dans la gradation « escorcher, assommer et meurtrir » augmente avec les conséquences qui s'accumulent « les voylà stropiets, eslourdis de coups », « ces esboitemens et eslochements » rendent la violence plus intense car les enfants sont désormais marqués à vie. L'usage du pluriel multiplie le nombre des victimes qui constituent alors une foule innombrable. La description hyperbolique de la colère des parents souligne le caractère inéluctable de cette passion : Ils sont « furieux et forcenez de colere », « le feu et la rage » leur sortent « des yeux », leur « voix » est « tranchante et esclatante ». La passion de la colère les transforme en créatures inhumaines physiquement mais surtout ils deviennent des monstres de cruauté. Par contraste, les enfants sont des victimes absolument sans défense, des « garçonnetz » qui ne font « que sortir de nourrisse ». Puisque la justice ne les considère pas comme « des membres de nostre chose publique », alors Montaigne rêve d'humilier ses bourreaux quotidiens : « combien de fois m'a-il prins envie, passant par nos ruës de dresser une farce, pour [les] venger ». Idée fort originale, même si l'on sait qu'il avait aimé jouer des pièces de théâtre antiques au collège de Guyenne. Ici, ce n'est pas une farce qu'il monte mais bien une plongée dans la violence ordinaire où les victimes sont évoquées par un registre pathétique et les bourreaux par un registre épique afin de démontrer l'inégalité flagrante de ces affrontements et son aspect inéluctable illustré par la citation de Juvénal.

C'est pourquoi les parents ne peuvent disposer de leurs enfants comme bon leur semble selon l'idée de l'honneur qu'ils se font. Dans le chapitre « De la modération », l'essayiste montre que l'amour trop prononcé de la vertu empêche d'être lucide :

J'aime des natures tempérées et moyennes. L'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne et me met en peine de la baptiser. Ny la mere de Pausanias, qui donna la premiere instruction et porta la premiere pierre à la mort de son fils, ny le dictateur Posthumius, qui feit mourir le sien que l'ardeur de la jeunesse avoit poussé heureusement sur les ennemis, un peu avant son reng, ne me semble si juste comme estrange. Et n'ayme ny à conseiller ny à suivre une vertu si sauvage et si chere. (I, 30, 197)

Sans être heurté par l'excès d'honneur, l'écrivain refuse de la comprendre, elle l'« estonne », lui paraît « estrange » et ne désire pas l'analyser, ni s'y attarder car il [se met] en peine de la baptiser. Il conclut en la qualifiant de « sauvage » c'est-à-dire violente et trop « chère » c'est-à-dire trop coûteuse affectivement. L'honneur de son nom n'est pas au prix de la vie de ses enfants. Il ne peut l'admettre chez personne, même chez les grands exemples antiques. La façon dont il raconte les deux exécutions qui servent d'exemples souligne son refus. La mère de Pausanias est à l'initiative de la mort de son fils, puisque l'adjectif substantivé « la première » vient qualifier deux fois ses actions meurtrières : « instruction » et « pierre à la mort de son fils ». Posthumius, lui, est jugé par son titre de « dictateur » qui montre son intransigeance. Car il aurait dû mieux juger la situation : prendre en compte « l'ardeur de la jeunesse », observer le résultat de l'attaque qui était positif, exprimé par l'adverbe « heureusement », et la bénignité de l'acte répréhensible « un peu avant son reng ». Ainsi, son idée excessive de l'honneur le rend infanticide. Sans le dire, l'humaniste s'élève certainement contre l'aspect définitif de la sanction, lui qui espère toujours former, éduquer, rendre meilleur les gens par une juste sanction réparatrice.

L'infanticide reste donc inadmissible pour lui, il en prend d'autres exemples pour dénoncer la versatilité de l'âme humaine. Au chapitre « De l'yvrongnerie », il dit que tous sont touchés par les larmes, même les chefs de guerre peuvent être touchés par la pitié.

Nostre Plutarque, si parfait et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans est entré en doute si la vertu pouvoit donner jusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque autre passion. (II, 2, 346)

Il s'appuie donc sur l'autorité de Plutarque qu'il qualifie de « si parfait et excellent juge des actions humaines » pour renforcer son opinion que l'infanticide est contre-nature et ne se justifie en aucun cas. Montaigne est donc le protecteur des enfants dans les *Essais* mais aussi dans ses actes domestiques avec le soin qu'il porte à l'éducation de sa fille et dans ses actes politiques quand il s'élève contre les Jésuites de Bordeaux qui faisaient vivre les enfants orphelins dans des conditions terribles. Si les enfants sont maltraités par des parents cruels, les animaux sont encore plus soumis aux exactions des hommes.

III-2-1-5- Des animaux

Les animaux peuplent les *Essais*, ils sont domestiques ou sauvages, européens ou exotiques, réels ou chimériques. Ils fournissent à l'essayiste un extraordinaire réservoir d'exemples qui lui servent principalement à étudier l'homme par analogie ou opposition. Pourtant, il s'intéresse aux bêtes aussi parce qu'il y est très attaché. Sa vie à la campagne, lui a démontré leur importance. C'est pourquoi il se sent lié à leur sort. Il les a observés, ce qui le pousse à les admirer et non à les dénigrer. Il en arrive à conclure qu'ils sont moins sauvages que les hommes.

Le sort des animaux maltraités le préoccupe d'abord parce qu'il a une véritable tendresse pour eux. Selon Géralde Nakam,

Montaigne a pour les bêtes une amitié de pythagoricien. Entre elles et les humains, il voit un « cousinage », dans lequel, loin de trouver aucun signe de déchéance, il lit l'unité de la création, son expressivité. Il sait reconnaître en elles, comme chez tous les vivants, des individus, il est ému par leur faculté d'attachement, il a pitié de leur souffrance, il ressent de la tendresse pour sa chatte, ses chevaux, son chien. Tous ces sentiments font partie de l'innocence de l'homme non-dénaturé, de l'homme sans cruauté.¹⁹⁵

Il pense le lien entre les hommes et les animaux comme une solidarité et même une obligation, une nécessité mais aussi une chance. Il l'expose au chapitre « De la cruauté » :

Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne creins point à dire la tendresse de ma nature si puerile que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison ou qu'il me demande. (II, 11, 435)

Il reconnaît aux animaux un statut à part. Ce sont des êtres animés mais surtout, ils possèdent « sentiment » ce qui signifie des sensations. Ils peuvent éprouver la souffrance, le désir et la frustration. Les « bestes » sont donc proches des humains qui leur doivent le respect. Mais en englobant les « arbres » et les « plantes », Montaigne va plus loin. Il veut faire prendre conscience à son lecteur qu'il appartient à un tout, la Nature et que les liens tissés entre les différents éléments ne peuvent se défaire sans préjudice pour les uns ou

¹⁹⁵ G. Nakam, *Les Essais de Montaigne, miroir et procès de leur temps*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 442.

les autres. Car « il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle ». Il s'agit d'une réflexion philosophique profonde du rapport de l'homme et de son environnement naturel, de sa place aussi qu'il revendique toujours comme au dessus de la Création. Mais l'humaniste la lui refuse : l'homme n'est pas le maître. Il s'en amuse en illustrant son propos d'un exemple quotidien où il se met en scène mené par le bout du nez par ... son chien. Suit une longue liste de coutumes antiques au bon soin des animaux : Les Turcs soignaient leurs animaux dans des hôpitaux, les Romains nourrissaient les oies du Capitole aux frais de l'Etat, les Athéniens laissaient vivre librement les mules et mulets qui avaient construit le temple d'Hecatompédon, les Agrigentins enterraient leurs chevaux, chiens et oiseaux, les Egyptiens, leurs loups, ours, crocodiles, chiens et chats, Cimon enterra ses juments qui avaient gagné les jeux olympiques, Xantippus enterra son chien en un lieu qui porta son nom, « et Plutarque faisoit, dit-il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un léger profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy ». Ainsi, les anciens avaient un rapport privilégié avec leurs animaux et n'en ressentaient pas de honte. Ils étaient en lien avec une nature qu'ils reconnaissaient comme essentielle. L'exemple de Plutarque montre que les services réciproques rendus créent un lien particulier entre les hommes et les bêtes. Vivre en bonne intelligence avec elles est donc un facteur de sérénité. Pour Marcel Conche, Montaigne se perçoit comme un élément du vivant. Il a un respect religieux voire sacré de tout être vivant. Il éprouve une joie certaine d'appartenir à la Création de Dieu¹⁹⁶.

C'est pourquoi la cruauté envers les animaux est un signe alarmant, à ses yeux. Il montre que l'homme outrepassa ses droits sur les êtres vivants, qu'il n'est pas à sa juste place. De plus, un enfant qui se montre cruel envers les animaux ne développe pas les valeurs de la noblesse : générosité courage, honneur et fidélité puisque ses actes sont dominateurs, sadiques et lâches. L'essayiste le formalise clairement au chapitre « De la cruauté » :

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se fut approvoisé à Romme aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature, à ce creins-je, elle mesme attache à l'homme quelque instinct

¹⁹⁶ « C'est plutôt un respect religieux ; respect de la vie comme sacrée et du côté du sacré de tout ce qui vit ; et ce respect est aussi joie, jouissance – joie que bêtes, arbres et autres créatures soient, c'est-à-dire vivent. », M. Conche, *Montaigne ou la conscience heureuse*, Paris, PUF, 2002, p. 89.

à l'inhumanité. Nul ne prend son esbat à voir des bestes s'entrejouer et caresser, et nul ne faut de le prendre à les voir s'entredeschirer et desmanbrer. (II, 11, 433)

C'est la marque d'un homme capable de violence, son essence passe par la cruauté et elle n'a pas de fin puisqu'elle s'exerce contre les animaux puis contre les hommes. Les bêtes ne méritent donc pas les mauvais traitements qu'elles subissent parce qu'elles appartiennent à la création et que d'autres civilisations les respectaient. La cruauté envers elles révèle donc une âme malade.

Ainsi, la pitié de Montaigne pour les plus faibles révèle sa *persona* à travers ses expériences de vie. Les femmes, bien qu'elles soient victimes de violence sont mises à distance et ne touchent pas vraiment son cœur mais la description des souffrances des agonisants rappelle la mort de La Boétie, l'évocation des violences faites aux paysans, aux enfants et aux animaux relatent des épisodes qu'il a réellement vécus. Bien qu'il mette en scène toutes ces narrations de manière très concertée, la présence récurrente de ces sujets et les hypotyposes utilisées disent ses traumatismes. A travers son cas particulier, il cherche à comprendre le psychisme humain. Il explore les tréfonds de l'âme humaine et la cruauté envers les animaux s'apparente au sadisme puisque l'homme prend plaisir de sa supériorité dans l'avilissement de sa victime.

III-2-2- juge du cœur de l'homme

La sensibilité exacerbée de Montaigne lui permet de partager avec tous ses frères, le sentiment de pitié. Grâce à ce regard, il peut explorer l'âme humaine et il stigmatise de cette manière certaines faiblesses humaines qui font de l'homme un misérable dont on a pitié.

III-2-2-1- La cruauté tapie dans le cœur de l'homme

Le sadisme est présent dans le cœur de l'homme dès son enfance, certains y voient une marque de virilité. Mais l'auteur fustige les pères qui s'enorgueillissent de la cruauté de leurs fils qu'ils exercent sur les laquais et les paysans. Au chapitre « De la coutume et de ne changer aisément une loy receüe », il démontre que la coutume est

une seconde nature pour l'homme car il dépend des enseignements et expériences de son enfance.

C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet et s'esbatre à blesser un chien et un chat ; Et tel pere est si sot de prendre bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fils gourmer injurieusement un païsant ou laquay qui ne se defend point, et à gentillesse, quand il le void affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahyson : elles se germent là, et s'eslevent apres gaillardement, et profitent à force entre les mains de la coustume. (I, 23, 110)

La cruauté n'est donc pas une marque de puissance, un apprentissage de la force qu'il suffirait de canaliser pour la rendre vertueuse. Elle est un mal précoce et fréquent chez les enfants dont il faut chasser les prémisses. L'usage des exemples quotidiens rend la remarque d'une évidence limpide car chacun a pu observer et s'inquiéter de la cruauté précoce de certains enfants. L'humaniste nous fait part d'une intuition pertinente quant à la psychologie des tyrans, encore non formalisée à son époque.

Il combat la cruauté car elle transforme l'homme en monstre, alors qu'il sait que chaque homme est doué de pitié et de compassion pour ses semblables. Il en trouve trace même chez Néron au chapitre « Du jeune Caton » (I, 38, 235). Pourtant, la pitié n'est pas toujours une véritable compassion chez l'homme. En effet, il l'observe sous un autre jour au chapitre « De l'utile et de l'honneste », il étudie l'âme humaine et tente de comprendre l'utilité des vices et des vertus que nature y a placés.

Nostre estre est simenté de qualitez maladives ; l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous d'une si naturelle possession que l'image s'en reconnoist aussi aux bestes ; voire et la cruauté, vice si desnaturé : car, au milieu de la compassion, nous sentons au-dedans je ne sçay quelle aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui ; et les enfans le sentent ;

Suave, mari magno, turbantibus oequora ventis,

E terra magnum alterius spectare laborem.¹⁹⁷

Desquelles qualitez qui osteroit les semences en l'homme, destuiroit les fondamentales conditions de nostre vie. (III, 1, 790)

Le terme « simenté » est concret et donne l'image d'un être fractionné dont l'unité ne tient qu'à ses vices comme si ses défauts étaient la meilleure définition de l'homme. Ils y sont tous, ce n'est pas la liste exacte des sept péchés capitaux mais ce sont les plus abjects selon Montaigne, les quatre premiers montrent le dérèglement du désir et

¹⁹⁷ « Il est doux pendant la tempête, quand les vents bouleversent les flots, d'assister du rivage aux rudes épreuves d'autrui. » (Lucrèce, II, 1).

l'illusion de se croire plus puissant que l'on est, « la superstition » et « le desespoir » rejoignent le manque de foi, l'absence de confiance en Dieu. Cette fois-ci, l'écrivain nous compare aux bêtes, ironiquement car ces vices assez élaborés ne sont même pas réellement humains, ils appartiennent au règne des vivants. Par contre, la cruauté est présentée à part de cette liste et définie par la périphrase « vice si desnature » : elle est humaine, profondément humaine car elle est contre nature et comme l'homme a renié sa nature, sa cruauté n'a pas de limite. Pire, « au milieu de la compassion, nous sentons au-dedans je ne sçay quelle aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui. » Le constat est très choquant, c'est pourquoi l'essayiste s'associe à tous les hommes avec le pronom « nous », il n'est pas naïf ni hypocrite, il a fait cette expérience et s'en souvient. Il ne peut cependant lui trouver une définition, une raison, une analyse car les outils scientifiques lui manquent, mais il en définit bien les manifestations affectives. Il s'agit d'une émotion « aigre-douce », l'oxymore souligne donc bien l'ambivalence des sensations. De même l'alliance de mots « pointe de volupté » rassemble la souffrance aiguë qui transperce et le plaisir intense. « Maligne » explique qu'il s'agit d'un détour, d'une pensée tordue, non vertueuse et non maîtrisée. L'apothéose réside dans la remarque criante de vérité « les enfans le sentent ». Ce qui signifie que tous les humains sont sadiques et ils le sont dès leur plus jeune âge, ce n'est donc pas un vice dû à l'éducation, c'est une spécificité humaine, une caractéristique qui le définit. Et les enfants qui ne se cachent pas derrière la bienséance qu'ils ne maîtrisent pas ou les dogmes de la religion qu'ils ne connaissent pas encore, le savent bien. Ils sont spontanés et se connaissent mieux que les adultes qui préfèrent rester aveugles. La Fontaine, lui aussi, évoque cette cruauté enfantine dans ses fables¹⁹⁸. Les vers de Lucrèce, concrets et précis sont métaphoriques, ils représentent le soulagement de tout être humain de savoir son voisin dans le malheur et même le plaisir car « [i]l est doux » de se sentir supérieur et à l'abri. D'après Alexander Roose, Montaigne soutient la pensée de Saint Augustin qui

¹⁹⁸ « Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde et, du coup, tua plus qu'à moitié
La volatile malheureuse. »

J. La Fontaine (de), *Fables*, « Les Deux pigeons » Le livre de poche, « Les classiques de poche », 2002, p. 275.

rejette le goût sadique du public pour les cadavres mutilés car leur vue provoque des sensations fortes : le doute, la peur rendent cette fascination incontrôlable¹⁹⁹.

Après la solidarité avec toutes les victimes, la sensibilité extrême que Montaigne revendique lui donne de la lucidité pour analyser le cœur complexe des hommes. Il découvre que le sadisme est trop souvent confondu avec la force de caractère et la virilité et ceci dès l'enfance. Finalement, aucun homme n'est totalement vertueux parce qu'au cœur de la charité, vertu chrétienne, la cruauté reste tapie.

III-2-2-2- L'homme dénaturé

En effet, l'être humain se montre misérable dans le domaine moral, c'est-à-dire indigent, pitoyable et méprisable. Non seulement, il n'est pas vertueux mais les valeurs morales chrétiennes semblent lui être inaccessibles.

Par exemple, nos sentiments pour nos proches sont une faiblesse aux yeux de Montaigne. Il faut savoir ne pas être totalement dépendants d'eux et se construire une personnalité, un trésor intérieur inattaquable pour survivre aux deuils. Au chapitre « Comme nous pleurons et rions d'une même chose », il prend l'exemple de Démétrius Poliorcetes qui a perdu toute sa famille et ses biens dans l'incendie de sa ville, il explique « qu'il n'y avoit, Dieu, mercy, rien perdu du sien ». De la même manière, l'évêque Paulinus, lors de la prise de Nole par les barbares,

prie ainsi Dieu : Seigneur, garde moy de sentir cette perte, car tu sçais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy. Les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoyent encore en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'injure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. (I, 29, 240)

Pour l'humaniste, la véritable richesse intérieure, la personnalité ne dépend pas des liens que nous tissons avec notre entourage. Il est nécessaire de développer un moi intérieur autonome. « Il faut reserver une arriereboutique toute nostre, toute franche, en laquelle

¹⁹⁹ « Montaigne rejoint Saint Augustin dans sa désapprobation du goût morbide pour le laid auquel s'abandonne le curieux. Il n'aime pas le plaisir pervers qu'éprouve le curieux lorsqu'il contemple un cadavre déchiqueté. Il trouve suspects les sensations de désarroi et de terreur dans lesquelles le curieux se complaît. [...] [Saint Augustin] démontre combien cette maladive passion est ancrée en l'homme, combien elle surpasse toute volonté du plus civilisé des hommes, du plus déterminé à faire le bien. », A. Roose, *La curiosité de Montaigne*, Paris, Honoré champion, 2015, p. 102.

nous établissons notre vraie liberté et principale retraite et solitude. » Le psychisme humain a besoin d'un lieu secret, autonome, exempt d'affect, où la personnalité peut s'épanouir, affranchie de tous ses liens affectifs et sociaux. D'où l'intérêt de la solitude, pour Montaigne qui lui permet de penser et d'écrire librement. Les rois sont à plaindre car ils ne sont jamais seuls, comme il le constate au chapitre « De l'inégalité qui est entre nous » où il évoque les difficultés dues à la place de chacun dans une société hiérarchisée et bienséante.

Mais revenons à Hyeron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs ; et qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une facheuse presse. De vray, à voir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardans inconnuz, j'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. (I, 42, 265)

Il renverse le préjugé des ambitieux qui souhaitent toujours s'élever dans la hiérarchie pour se sentir plus puissants. Le terme « envie » de la fin de la phrase résume cette ambition qui contrebalance le terme « pitié » mis en comparaison et qui souligne tout son mépris : les rois ne sont pas libres. Ils ont des « incommoditez », ils sont « prisonnier[s] dans les limites de [leur] païs ». Le contraste est saisissant, entre la réalité : ils sont « tous seuls à table » et l'impression d'étouffement provoqué par « la facheuse presse », « assiegez de tant de parleurs et regardans inconnuz ». L'hypocrisie, le mensonge règnent dans cette foule d'inconnus et de voyeurs, pas l'ombre d'un ami. L'homme est donc bien misérable, occupé à de vaines activités et sans ami. Sombre idée de l'homme que Pascal reprendra intégralement dans *Les Pensées* et dont il développera toutes les facettes dans la liasse IV, intitulé « Misère²⁰⁰ ».

Finalement, l'homme n'est qu'une collection de vices comme l'auteur le signale dans l'« Apologie de Raimond Sebon », c'est ainsi qu'il se distingue de l'animal, malgré son orgueil.

Nous avons pour notre part l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solitude des choses à venir, voire, après notre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les

²⁰⁰ « Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser » (pensée 104), « Il faut se connaître soi-même. Quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie. Et il n'y a rien de plus juste. » (pensée 106), liasse IV, « Misère », dans B. Pascal, *Pensées*, Paris, Garnier, « classiques jaunes », 2011, pp. 189-200.

appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpaïé ce beau discours dequoy nous nous glorifions, et cette capacité de juger et connoistre, si nous l'avons achetée au pris de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prise. (II, 12, 486)

Cette accumulation vertigineuse est une gradation car Montaigne a placé la violence et les différentes manipulations mensongères à la fin de sa liste. On sait que ce sont les pires vices à ses yeux, ceux qui sont typiquement humains. Et même, la seule qualité qu'il nous reconnaît, la « capacité de juger » c'est-à-dire de raisonner est tournée en dérision car l'expression « ce beau discours dequoy nous nous glorifions » est ironique, elle est condamnée car nous l'avons « achetée » au prix fort. D'ailleurs, la raison n'est pas non plus très fiable, aux yeux de Montaigne, il est facile de la tromper. Il raconte, par exemple, au chapitre « Apologie de Raimond Sebond » comment les Egyptiens lâchaient un aigle, lors de l'enterrement de leur pharaon pour faire croire à l'envol de leur âme. Il conclut « C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions. » (II, 12, 530). Non seulement, les hommes se mentent les uns aux autres mais ils arrivent à se persuader de leurs propres mensonges.

Justement cette « capacité de juger » devrait permettre de s'élever moralement ou de seconder les autres. Et l'essayiste en fait une caractéristique humaine, un élément de définition. Si un homme perd sa raison que devient-il ? Il est rare qu'il emploie le terme de « pitié » au sens de mépris pour un autre que lui-même, mais il le fait dans le chapitre I' « Apologie de Raimond Sebond ». En effet, il relate alors sa rencontre avec le poète italien Le Tasse, devenu fou et interné à Ferrare :

Infinis esprits se treuvent ruinez par leur propre force et soupplasse. Quel saut vient de prendre de sa propre agitation et allegresse, l'un des plus judicieux, ingenieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poësie, qu'autre poëte italien aye de long temps esté ? N'a il pas dequoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtrière. A cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte et tendue apprehension de la raison qui l'a mis sans raison ? A la curieuse et laborieuse queste des sciences qui l'a conduit à la bestise ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame ? J'eus plus de despit encore que de compassion, de le voir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy-mesmes, mesconnoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sçeu, et toutesfois à sa veuë, on a mis en lumiere incorrigez et informes. (II, 12, 492)

L'accumulation de questions fondées sur des antithèses et des oxymores compare la grandeur passée du poète à sa totale déchéance actuelle. Les hyperboles, les comparatifs, les superlatifs laudatifs grandissent l'éloge afin de souligner davantage la brutalité de la

chute et son aspect scandaleux, car Montaigne ressent du mépris pour l'état mental du Tasse. Le terme « despit » évoque la déception définitive et l'adjectif « piteux » ne suscite pas la pitié qui est d'ailleurs rejetée avec l'usage du terme « compassion », mais plutôt le profond mépris voire le dégoût car le poète semble mort à lui-même et surtout ses œuvres restent inachevées : « incorrigez et informes » comme s'il avait enfanté des monstres. L'humaniste le rend responsable de sa chute. Il rejette cette image de la décrépitude humaine car elle est pire que la mort à ses yeux.

L'homme est donc bien misérable par sa dépendance affective, son amour des honneurs et sa raison si manipulable et fragile. Il est prompt à juger et mépriser les êtres différents. Comme il partage « l'humaine condition » (III, 2, 805), Montaigne ne prétend pas être exempt des vices qu'il a observés chez ses compatriotes. Il y ajoute ses traits particuliers de caractère qu'il aime présenter avec un certain dédain.

III-3- Montaigne face à son miroir

L'écrivain a promis de se peindre tel qu'il est en sa « façon simple, naturelle et ordinaire » dans « L'avis au lecteur ». Il exécute donc ce programme et s'il nous fait part de certaines de ses vertus à l'occasion d'une démonstration, il analyse plus volontiers les aspects sombres de son âme et de son esprit : ses pertes de mémoire, l'amoindrissement de ses capacités d'expression, ses mœurs, ses difficultés domestiques. Pourtant, cette entrée par l'étude de ses défauts est aussi une mise en scène, une façon de présenter une *persona* qu'il ne cesse de retoucher et nuancer au fil des expériences de la vie dans ses ajouts marginaux.

Il utilise peu le terme de « pitié » dans son acception méprisante mais dans ce cas-là, il parle souvent de lui-même et se mésestime. Il évoque souvent son manque de mémoire qui le gêne beaucoup dans sa vie sociale et politique mais aussi dans sa vie littéraire. Elle a des conséquences directes sur sa façon d'écrire, par exemple au chapitre « Des menteurs », il associe mémoire et capacité à manipuler autrui donc à enjoliver un récit, à mentir mais son défaut de mémoire le lui interdit.

Que mon parler en est plus court, car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention : si elle m'eust tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amys de babil : les subjects esveillans cette telle quelle faculté que j'ay de les manier et employer,

eschauffant et attirant mes discours. C'est pitié, je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amys : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper despuis qu'on est arroutté. (I, 9, 35)

Il présente son peu de mémoire comme une tare « mon parler en est plus court » mais très vite son argumentation prend le contre-pied de l'opinion commune, la brièveté devient une qualité. En effet si « le magasin de la mémoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celui de l'invention », cela prouve que les gens embellissent leurs discours de formules, d'exemples et de figures de rhétorique qu'ils ont empruntés à leurs lectures, ils ne créent rien. De fait, la suite, met en scène un Montaigne fictif, orateur, en pleine possession de sa mémoire très négatif car il « assourdi[t] tous [ses] amys de babil », « eschauffant et attirant ses discours ». L'amplification rhétorique devient hyperbolique et se transforme en logorrhée vaine et encombrante. « C'est pitié », une telle attitude est méprisante, la courte phrase qui donne son jugement tombe comme un couperet à l'inverse de l'allusion aux discours trop longs. Elle est brève et efficace et appuyée par la présence du présentatif comme si l'essayiste reprenait son sujet pour asséner un jugement définitif. La suite de la démonstration met en scène l'enlissement que l'auditeur ressent face à un discours trop long, verbeux et digressif. Ainsi, le manque de mémoire est vu ici comme une qualité. De même, dans la vie sociale bien que ce défaut ait coupé toute ambition (il ne se souvient plus du nom des gens importants), il reconnaît qu'il l'oblige à la sincérité et crée un refus systématique du mensonge. Il sait qu'il ne peut pas manipuler les gens. Le défaut de mémoire devient une vertu morale comme s'il l'avait délibérément choisi.

De plus, la vieillesse a provoqué des difficultés intellectuelles qu'il n'envisageait pas. Il se sent très diminué. Au chapitre « De la phisionomie », il fait le bilan de ses capacités cérébrales au moment où il écrit les *Essais* : ses expériences et ses lectures lui ont permis d'acquérir de la maturité mais il reconnaît ne pas utiliser les mêmes modes d'expression car la vérité scientifique ne lui paraît plus une évidence.

Quiconque met sa decrepitude sous la presse fait folie, s'il espere en espreindre des humeurs qui ne sentent le disgratié, le resveur et l'assopi. Nostre esprit se constipe et se croupit en vieillissant. Je dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dys la science megrement et piteusement ; accessoirement cette-cy et accidentalement, celle là expressément et principalement. Et ne traicte à point nommé de rien que du rien, ny d'aucune science que de celle de l'inscience. (III, 12, 1057)

L'accumulation de noms et de participes passés substantivés péjoratifs « le disgratié, le resveur et l'assopi » qualifie efficacement le vieillard : son cerveau ne fonctionne plus correctement, il détourne les choses. Les deux verbes corporels pour désigner une activité cérébrale donnent une image vive du phénomène « constipe[r] » et « se croupi[r] » sont triviaux. Le chiasme opposant « l'ignorance » à la « science » est renforcé par l'usage des quatre adverbes « pompeusement, opulemment » et « megrement et piteusement » qui ralentissent la phrase et mettent en opposition une rhétorique ronflante et inutile et un langage trop simple, dénaturant ses propos. Doublié par la deuxième série d'adverbes « accessoirement » et « accidentalement » pour dire la science essentielle et « principalement » pour l'ignorance. Par la construction de ces phrases et le jeu des oppositions et des sons, Montaigne montre bien que cette décrépitude cérébrale est davantage une peur qu'une réalité pour lui.

L'humaniste se sent aussi misérable sur le plan moral. Au chapitre « De la cruauté », il estime que ses amis le valorisent excessivement car il a obtenu davantage du hasard que de sa « prudence » et qu'ils confondent courage et opiniâtreté. Ensuite, il explique son incapacité à résister aux tentations :

Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé. Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus déréglée, je crains qu'il fut allé piteusement de mon faict. Car je n'ay essayé guiere de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes. Je ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul granmercy dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices. (II, 11, 427)

Il est très négatif avec lui-même, il n'est pas responsable de sa valeur morale. Ce n'est ni l'éducation ni la volonté qui ont créé sa « vertu » car elle est « innocence [...] accidentale et fortuite ». Sa responsabilité et sa conscience ne sont pas engagées. Tout souligne sa passivité : il n'a pas de « fermeté en [son] ame », ne peut « soustenir des passions » ni « nourrir des querelles et du debat chez [lu]y ». Le lexique de la guerre évoque un combat intérieur dont il n'est pas capable. Ainsi, il suppose qu'il aurait pu « allé piteusement de [s]on faict ». L'adverbe allonge la phrase, la ralentit, crée un arrêt sur un aspect très négatif de sa personnalité. Sa lâcheté, car tel est le mot implicite de ce passage, toujours en filigrane, est, à ses yeux, pitoyable. Il dessine un portrait moral extrêmement méprisant de lui-même, très éloigné du valeureux héros romain, courageux dans les

combats contre les autres et contre lui-même mais aussi éloigné du chrétien, ferme dans l'adversité et compatissant aux malheurs des autres. C'est qu'il a voulu se montrer tel qu'il était, sans fard et sans complaisance, quand bien même il est éloigné de ses idéaux. « Mes défauts s'y liront au vif, et ma forme naïve, autant que la reverence publique me l'a permis. », comme il l'écrit dans son texte liminaire, « Avis au lecteur ».

De même, il est dans la difficulté pour gérer son domaine alors que sa femme y parvient très bien. Il évoque ce problème au chapitre « De la vanité » :

Mille choses m'y donnent à désirer et craindre. De les abandonner du tout il m'est tres facile de m'y prendre sans m'en peiner tres difficile. C'est pitié d'estre en lieu où tout ce que vous voyez vous enbesongne et vous concerne. (III, 9, 951)

Le parallélisme et l'antithèse soulignent l'aspect systématique de la situation dans laquelle il se sent enfermé. Le présentatif qui précède le nom « pitié » le met en valeur. Montaigne se juge méprisable et renforce cette idée de mal-être par l'hyperbole qui suit et l'adresse au lecteur pour l'impliquer davantage. Il connaît pourtant le poids de son autorité : « Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaula à mes affaires domestiques ; je m'y employe, mais despiteusement. » (III, 9, 949)

Il remercie Dieu surtout de l'avoir comblé de ses bienfaits, il a pu rester indépendant et ne rien devoir à personne. Au chapitre « De la vanité », il affirme : « [c]ombien je supplie instamment sa sainte misericorde que jamais je ne doive un essentiel grammercy à personne ! [...] Il fait bien piteux et hazardeux despendre d'un autre ». (III, 9, 968) Le couple d'adjectifs négatifs est renforcé par l'usage de l'adverbe « bien » et l'assonance en [eu]. On reconnaît son désir de maîtrise et d'indépendance pour l'homme en général, ici, appliqué à sa propre personne.

Et bien qu'il ait plaidé pour une « arriereboutique » où il puisse vivre heureux, détaché de sa famille, lorsque celle-ci est dans le malheur, il en est très préoccupé. Au chapitre « De la phisionomie », il évoque les six mois terribles où il dut errer de château en château, à la recherche de la protection provisoire de ses amis, fuyant la peste qui avait pénétré son domaine :

Moy qui suis si hospitalier, fus en tres penible queste de retraicte pour ma famille ; une famille esgarée, faisant peur à ses amis et à soy-mesme, et horreur où qu'elle cerchast à se placer, ayant à

changer de demeure soudain qu'un de la troupe commençoit à se douloir du bout du doigt. [...] Tout cela m'eust beaucoup moins touché si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autrui et servir six mois miserablement de guide à cette caravane. Car je porte en moy mes preservatifs, qui sont resolution et souffrance. (III, 12, 1048)

Le tableau pathétique brièvement peint par l'humaniste « serre le cœur ». Aucun ami ne semble vouloir rendre le devoir d'hospitalité facilement. Cette famille est « esgarée », elle fait « peur », « et horreur » et change d'abri pour le moindre soupçon. Sa difficulté est de se sentir responsable et l'on sent dans l'expression « servir six mois miserablement de guide à cette caravane » que le rôle de chef ne devait pas se cantonner à trouver un toit et des vivres mais aussi à conserver le moral de ses troupes et garder espoir. La phrase suivante le confirme : il sait garder « resolution » c'est-à-dire volonté et « souffrance » c'est-à-dire patience. Il aura peut-être fallu l'enseigner à ses proches.

Ainsi, Montaigne met en scène sa *persona*, sa mémoire est défaillante mais donne des qualités de concision et d'authenticité à ses écrits, il est humble devant ses vertus morales mais n'a pas sombré dans les vices les plus viles ; ses capacités intellectuelles sont limitées car il n'apprécie pas de diriger son domaine mais s'y astreint tout de même avec un résultat honorable. Finalement, il peut rendre grâce à Dieu de ses bienfaits car c'est davantage la fortune qui a dirigé sa vie que sa « prudence ». Ce portrait tout en antithèses est rhétorique. Il est distillé dans de nombreux chapitres des *Essais* pour donner une image précise de l'auteur qui converse avec son lecteur et qui partage la même condition. Mais l'expérience de la douleur va ouvrir en lui une autre perspective moins maîtrisée.

III-4 Montaigne face à sa souffrance

La tristesse et la douleur n'ont pas été des expériences seulement de compassion pour Montaigne, elles ont une résonnance tout à fait personnelle dans sa vie. Que ce soit son immense douleur de la perte de son ami, de son frère intellectuel qu'était La Boétie ou la souffrance physique aiguë de la gravelle, il a vécu ces expériences pleinement. Il ne les a pas fuies, elles l'ont transformé : le deuil de La Boétie est l'événement fondateur de la rédaction des *Essais* pour de nombreux critiques et la maladie de la pierre lui a permis

d'explorer encore davantage l'âme humaine et les relations avec l'entourage d'un malade.

L'humaniste lutte contre la peur de la mort toute sa vie mais il parvient à remettre en question cette appréhension, en expliquant que les hommes craignent surtout la souffrance car ils l'ont déjà expérimentée, contrairement à la mort ; dans le chapitre « Que le goust des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons ».

Ferrons nous à croire à nostre peau que les coups d'estriviére la chatouillent ? Et à nostre goût que l'aloé soit du vin de graves. Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot. Il est bien sans effroy à la mort, mais si on le bat, il crie et se tourmente. Forcerons nous la generale habitude de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur ? Les arbres mesmes semblent gemir aux offences qu'on leur faict. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant :

Aut fuit, aut veniet, nihil est praesentis in illa,

Morsque minus poena quam mora mortis habet²⁰¹.

Mille bestes, mille hommes sont plustost mors que menassés. Et à la verité ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avant-coureuses coustumiére. [...] Et je trouve par experience que c'est plus tost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatiens de la douleur, et que nous la sentons doublement grieve de ce qu'elle nous menace de mourir. [...] en la mort nous regardons principalement la douleur. Comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous jette entre ses bras, par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir. (I, 14, 55)

Pour évoquer la douleur, l'essayiste se fait observateur des réactions humaines. Il nous met en scène avec « nostre peau » qu'il personnifie et utilise une litote «les coups d'estriviére la chatouillent » pour rendre compte de l'explosion de la douleur. Il nous compare à un pourceau qui « crie et se tourmente », cet instinct d'échapper à la douleur se généralise à tous les vivants qui « trembl[ent] », illustré par la personnification des arbres. Cette souffrance lancinante s'oppose à la brièveté de la mort dont il confie l'expression à son ami La Boétie à travers ses vers latins d'autant plus frappants que Montaigne a accompagné son ami dans ce passage. Cette transition lui permet d'aborder son véritable sujet : « en la mort nous regardons principalement la douleur ». L'exemple de la crainte de la pauvreté qui réside aussi dans la peur de souffrir clôt le raisonnement. La personnification actualise le tableau peint par l'accumulation des maux liés à l'indigence. Ainsi, l'imagination de la mort et des souffrances sont-elles bien pire que l'expérience réelle.

²⁰¹ « Ou elle est passée, ou elle va venir ; il n'y a rien de présent en elle » (E. La Boétie, (de), *Satire* adressée à Montaigne.)

Selon Gabriel-André Pérouse, l'auteur est très pudique dans l'expression des souffrances qui le touchent pour tenter de les contrôler et de ne pas être submergé²⁰².

En outre, l'essayiste se plaint des atteintes de la vieillesse. Au chapitre « De l'expérience », il évoque la santé de ses dents comme une métonymie de sa personne :

Ce n'est pas la faute de mes dents, que j'ay eu tousjours bonnes jusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menasser qu'à cete heure. J'ay aprins dès l'enfance à les froter de ma serviette, et le matin, et à l'entrée et issuë de la table. Dieu faict grace à ceux à qui il soustrait la vie par le menu ; c'est le seul benefice de la vieillesse. La derniere mort en sera d'autant moins plaine et nuisible : elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. (III, 13, 1101)

Par le biais d'un constat simple presque anodin et valorisant pour sa personne, Montaigne nous invite à concevoir la vieillesse comme une déchéance physique inéluctable. « La dernière mort » c'est-à-dire l'ultime, la véritable signifie qu'il y en a eu d'autres auparavant, autant de renoncements ou de signes de décrépitude qui « soustrai[ent] la vie par le menu ». Il est donc très allusif et pudique sur les faiblesses de l'âge et il termine par un trait d'humour : la mort « ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme ». Les quantifieurs mathématiques inadaptés pour évaluer un homme donnent pourtant une plus grande réalité au constat.

Au chapitre « Sur des vers de Virgile », il pense que l'amour pourrait combattre sa déchéance « rassurerait [s]a contenance à ce que les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne vinssent à la corrompre ». (III, 5, 893) Car si l'âge et « le mauvais estat de nostre santé » enlaidissent et rendent pitoyable, ils apportent surtout « le desespoir de soy », « mille pensées ennuyeuses » et « mille chagrins melancholiques ». Car « ce sang que nature abandonne » laisse « ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruine ». Le ton est ici, mélancolique et nostalgique, contrairement à ses habitudes, au milieu d'un chapitre sur les plaisirs amoureux et leurs néfastes conséquences sociales. Cette courte incursion dans son psychisme blessé est une fenêtre sur ses états d'âme dont il n'est pas toujours maître. Toutefois, il n'évoque pas directement les atteintes de la vieillesse puisqu'il chantait l'amour et sa puissance de

²⁰² « Montaigne se parle à lui-même des souffrances «pitoyables» ; alors il va, d'instinct, vers des formes d'expression discrètes, atténuées, comme s'il voulait contrôler sa pitié. » G-A. Pérouse, « Quelques aspects d'une rhétorique, de la pitié », dans J. O'Brien, M. Quainton, J. J. Supple, *Montaigne et la rhétorique, (actes du colloque de St Andrew, 28-31 Mars)*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 92.

diversion et de vie, en plein cœur d'une déchéance qui l'accable. Car il a une haute idée de l'amour, c'est un plaisir immense et c'est un échange, un dialogue de deux êtres.

Or cil n'a rien de genereux qui peut recevoir plaisir où il n'en donne point : c'est une vile ame, qui veut tout devoir, et qui se plaist de nourrir de la conference avec les personnes auxquelles il est en charge. Il n'y a beauté ni grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deust desirer à ce prix. Si elles ne nous peuvent faire du bien que par pitié, j'ayme bien plus cher de ne vivre point, que de vivre d'ausmosne. (III, 5, 894)

La compassion, la pitié devant ses faiblesses particulièrement sa vieillesse ne lui conviennent pas. Il préfère rester « un galant homme », un homme « genereux » à qui on ne fait pas l'« ausmosne », quitte à ne vivre plus que de ses souvenirs et de ses rêves.

La vieillesse est donc une difficulté pour Montaigne mais il ne craint pas de mourir de maladie, loin de chez lui. Il ne manquera de rien car « la plus part des choses nécessaires je les porte quant et moy » affirme-t-il au chapitre « De la vanité » :

Ce que nature ne peut en moy, je ne veux pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fièvres et des maladies qui m'atterrit, entier encores et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices Chrestiens, et m'en trouve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. (III, 9, 982).

Il se peint comme un malade peu exigeant mais on a vu qu'il exige de l'entourage de ne pas étouffer les agonisants de soins et de plaintes. De même, il entend vivre ses maladies sereinement, confiant son corps à la nature et non à la médecine, et son âme à Dieu ; il s'en trouve raffermi pour lutter contre la maladie qu'il conçoit comme un simple élément de la vie envoyé par fortune. Elle ne semble pas l'affecter ni physiquement ni moralement, il s'en accommode, une fois qu'il a maîtrisé la crainte que lui donne parfois son imagination.

Ainsi, il avait la hantise de contracter la même pathologie que son père qu'il croyait mortelle. Se voyant avancer en âge, il s'attendait à une revanche de la nature. Une fois atteint de la gravelle, il ne la craint plus et même il l'a rapidement apprivoisée. Au chapitre « De la ressemblance des enfans aux peres », il le relate.

Il s'en faloit tant que j'en fusse prest lors, que, en dix-huict mois ou environ qu'il y a que je suis en ce malplaisant estat, j'ay des-jà appris à m'y accommoder. J'entre desjà en composition de ce vivre coliqueux ; j'y trouve de quoy me consoler et dequoy esperer. Tant les hommes sont acoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver !

Debilem facito manu,
Debilem pede coxa,
Lubricos quate dentes :

Malgré la crainte préalable, le traumatisme de la mort de son père, Montaigne montre à quel point cette maladie si terrible en imagination, se révèle vivable. Il diminue le temps d'adaptation « en dix-huit mois ou environ » en montrant qu'il est court avec l'adverbe « des-jà » répété deux fois. Comme tous les hommes, il fait face à la pathologie pour survivre, capable de toutes les concessions visibles dans les verbes employés « [s]'y accomoder » « entre[r] en composition », « [s]e consoler », « esperer », « accepte[r] ». La violence des vers de Mécène achèvent ce constat de l'adaptabilité des hommes, de leur souplesse, peut-être aussi de leur lâcheté. Car ils acceptent d'« estre miserable[s] ». Mécène le montre par des exemples frappants de tous les handicaps les plus invalidants de son époque. L'auteur se lance alors dans une description quasi-clinique de ses souffrances :

Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle et la plus irremédiable. (...) Mais l'effet mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante qu'un homme rassis en doive entrer en rage et en desespoir. J'ay au moins ce profit de la cholique, que ce que je n'ayoy encore peu sur moy pour me concilier du tout et m'accointer à la mort, elle le parfera : car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. (II, 37, 760)

Il rend sa souffrance hyperbolique avec la série de cinq superlatifs absolus qui la qualifient pour ensuite la relativiser. D'abord pour montrer qu'elle n'est pas insurmontable pour « un homme rassis » car elle ne le poussera pas dans des réactions passionnelles et extrêmes comme la « rage » ou le « desespoir » qui soulignent un défaut de maîtrise de l'individu. Ensuite, il replace la souffrance à sa juste place philosophique : c'est une expérience dont on peut tirer une leçon si ce n'est un sens. Par son action aiguë « elle me pressera et importunera », elle présentera la mort comme une délivrance, donnant la dernière main à l'approvisionnement tenté par l'humaniste tout au long de sa vie.

Cependant, il revendique le droit d'exprimer sa souffrance sans respecter la bienséance stoïque et rigoriste qu'il compare à la rhétorique car elle calcule ses effets.

Au demourant, j'ay toujours trouvé ce precepte ceremonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé à la tolerance des maux. Pourquoi la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes ? Qu'elle laisse ce soing aux farceurs et maistres de Rhétorique qui font tant

²⁰³ « Qu'on me rende manchot, goutteux, cul-de-jatte, qu'on m'arrache mes dents branlantes, pourvu que la vie me reste, je suis satisfait. » (Vers de Mécène conservés par Sénèque, *Epîtres*, CL).

d'état de nos gestes. Qu'elle condonne hardiment au mal cette lacheté voyelle, si elle n'est ny cordiale, ny stomacale ; et preste ces plaintes volontaires au genre des soupirs, sanglots, palpitations, pallisements que Nature a mis hors de nostre puissance. (II, 37, 760)

Il va opposer l'hypocrisie des orateurs et l'artifice des amuseurs qui usent de tous les effets pathétiques aux manifestations réelles de la détresse corporelle des malades atteints de pathologies graves. Son ton devient polémique :

Pourveu que le courage soit sans effroy, les parolles sans desespoir, qu'elles se contentent ! Qu'importe que nous tordons nos bras pourveu que nous ne tordons nos pensées ! Elle nous dresse pour nous, non pour autrui ; pour estre, non pour sembler. (II, 37, 761)

Les formules pleuvent, soutenues par l'expression du souhait grâce aux subjonctifs et renforcées par les exclamatives. Les parallélismes de la première et de la deuxième phrases, réunissent l'« effroy » et le « desespoir » qui sont rejetés et mettent en opposition « les bras », métonymie du corps et donc de la souffrance physique avec les « pensées », métonymie de l'âme et donc de la souffrance morale. Et les deux dernières antithèses opposant « nous » à « autrui » et « estre » à « sembler » soulignent que l'essentiel est la vie personnelle de chacun, son être intérieur et non l'apparence bienséante.

Combatant la douleur et la soustenant, non se prosternant honteusement à ses pieds, esmeuë et eschauffée du combat, non abatue et renversée ; capable de commerce, capable d'entretien jusques à certaine mesure. (II, 37, 761)

Les antithèses soulignent le courage moral des malades qui est leur dignité. D'où la distinction des participes passés qui qualifient « l'ame » : elle est « esmeuë et eschauffée » car la douleur physique la touche mais elle y résiste, elle n'est ni « abatue » ni « renversée » ; elle ne « se prostern[e pas] honteusement à ses pieds ». L'expression libérée de la douleur ne signifie pas la capitulation. Pour Montaigne, le corps « se soulage en se plaignant ». « Si l'agitation luy plaist, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantaisie », « pour pousser hors la voix avec plus grande violence, ou s'il en amuse son tourment, qu'il crie tout à faict. » L'accumulation des hyperboles rend ce passage tout à fait polémique. L'auteur se plaint à combattre une idée reçue. Par des verbes aux tournures familières et le ton pathétique de son vocabulaire, il emporte l'adhésion de son lecteur. Les expressions euphémistiques de la bienséance ne conviennent plus devant les douleurs intenses. Elles sont une torture supplémentaire : « c'est cruauté de requerir de nous une demarche si composée. » Il convoque l'autorité d'Epicure qui non seulement

conseille d'exprimer sa douleur physique mais explique que les gémissements d'efforts soutiennent la force des lutteurs.

Après ces longues précautions sur le droit à l'expression de la douleur, l'écrivain déçoit l'attente de son lecteur, car il affirme qu'il ne souffre pas au point d'en perdre l'esprit : « Mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou j'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, je me despire quand les aigres pointures me pressent, mais je n'en viens point à me perdre. » (II, 37, 762). Bien que la douleur existe, l'essentiel est qu'elle ne touche pas à ses capacités de jugement :

Je me taste au plus espais du mal et ay tousjours trouvé que j'estoy capable de dire, de penser, de respondre aussi sainement qu'en une autre heure ; mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant. (II, 37, 762)

Ses facultés intellectuelles et son caractère sont intacts mais l'adverbe « constamment » et les deux participes présent « troublant » et « destournant » montrent que l'action de la souffrance est insidieuse, lancinante et entame sa constance. Pour briser le registre pathétique qui alourdit cet essai, il se permet alors l'expression d'un souhait absolument corporel : ressembler au songeur de Cicéron qui évacue une pierre grâce à un rêve érotique. Après avoir détendu son lecteur d'un sourire complice, il replace l'expérience de la douleur physique dans son parcours philosophique :

d'autant que mon âme ne prend autre alarme que la sensible et corporelle ; ce que je doy certainement au soing que j'ay eu à me preparer par discours à tels accidens. (...) Je maintien toutesfois jusques à cette heure mon esprit en telle assiette que, pourveu que j'y puisse apporter de la constance, je me treuve en assez meilleure condition de vie que mille autres, qui n'ont ny fièvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eux mesmes par la faute de leurs discours. (II, 37, 762)

La mort ne lui fait pas peur, il a déterminé que la peur de la douleur lui était bien supérieure et se cachait derrière la crainte de la mort. Maintenant qu'il a expérimenté la douleur extrême, il sait que son esprit peut y faire face alors il peut se comparer aux autres hommes qui sont bien plus malheureux que lui. L'hyperbole finale due au chiffre « mille » à l'accumulation négative « ny fièvre ny mal que celuy qu'ils se donnent » et à la cause de la souffrance exprimée par « la faute de leurs discours » présente Montaigne comme une exception dans une humanité créant son propre malheur et s'y complaisant.

Justement, il a une conscience aiguë de ce que l'on peut faire subir à son entourage. Nos proches peuvent se montrer compatissants mais il ne faut pas les lasser

de nos sempiternelles plaintes. Au chapitre « De la vanité » il s'oppose à cette attitude des gens trop plaintifs :

Je me deffais tous les jours par discours de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desirons d'esmouvoir par nos maux la compassion et le deuil en nos amis. Nous faisons valoir nos inconveniens outre leur mesure, pour attirer leurs larmes. (III, 9, 979)

L'usage du pronom « nous » indique qu'il n'est pas au dessus de « cette humeur puerile et inhumaine ». Mais il lutte contre ce désir malsain, « tous les jours » et il « [s'en] deffai[t] ». Le registre pathétique est présent grâce au vocabulaire employé « esmouvoir, maux, compassion, deuil, inconveniens et larmes » mais il est évoqué comme quelque chose de non légitime, d'exagéré, d'« outre [...] mesure », comme si l'on mettait sa douleur en spectacle pour obtenir l'adhésion d'un public. Car la maladie n'autorise pas le mensonge :

Qui se faict plaindre sans raison est homme pour n'estre pas plaint quand la raison y sera. C'est pour n'estre jamais plaint que se plaindre tousjours, faisant si souvent le piteux qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort vivant est subject d'estre tenu pour vif mourant. (III, 9, 979)

On observe une série de quatre aphorismes qui délivrent la même sagesse populaire où les parallélismes et les antithèses, les chiasmes créent un équilibre parfait entre les deux situations évoquées. Montaigne délivre avec force sa certitude qu'il ne faut pas laisser son entourage de ses plaintes trop nombreuses, aboutissant au chiasme moqueur et frappant « mort vivant » et « vif mourant ». Il termine par un portrait satirique d'un hypocondriaque.

J'en ay veu prendre la chevre de ce qu'on leur trouvoit le visage frais et le pouls posé, contraindre leur ris parce qu'il trahissoit leur guérison, et haïr la santé de ce qu'elle n'estoit pas regrettable. Qui bien plus est, ce n'estoyent pas femmes. (III, 9, 979)

A l'opposé, la constance, le courage face à une maladie aussi douloureuse que la gravelle attirent l'admiration des amis, comme l'essayiste nous en donne une description particulièrement saisissante au chapitre « De l'expérience ». Pour Gabriel-André Pérouse, c'est un passage exceptionnel car il ne recherche pas la pitié de ses lecteurs²⁰⁴. Comme c'est le cas dans ce passage :

²⁰⁴ « Il s'interdit de chercher la compassion dans les yeux d'autrui, et c'est exceptionnellement, emporté par son discours qu'il évoque les détails de sa maladie. » G. A. Pérouse, « Quelques aspects d'une rhétorique,

La crainte et pitié que le peuple a de ce mal te sert de matiere de gloire ; qualité, de laquelle si tu as le jugement purgé et en as guery ton discours, tes amys pourtant en recognoissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouyr dire de soy ; Voilà bien de la force, voilà bien de la patience. On te voit suer d'ahan, pallir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contractions et convulsions estranges, degouter par foys de grosses larmes des yeux, rendre les urines espesses, noires, et effroyables, ou les avoir arrestées par quelque pierre espineuse et herissée qui te pouinct et escorche cruellement le col de la verge, entretenant cependant les assistants d'une contenance commune, bouffonnant à pauses avec tes gens, tenant ta partie en un discours tendu, excusant de parolle ta douleur et rabatant de ta souffrance. (III, 13, 1091)

La lutte est par trop inégale, le registre se fait épique pour la décrire. L'accumulation des verbes soulignant la dégradation physique montre la puissance de la maladie. La description clinique des symptômes se double de l'usage systématique de pluriels qui hyperbolisent la souffrance ressentie. La précision anatomique « urines, pierre, col de la verge, sang » donne de la réalité à la description, elle est doublée par une série d'adjectifs qualificatifs et de participes passés très explicites « estranges, grosses, espesses, noires, effroyables, arrestées, espineuse, herissée » et des verbes « pouinct[er], escorche[r] ». L'usage du pronom de la deuxième personne du singulier rend cette description effroyable encore plus frappante pour le lecteur car il y est impliqué. Mais le trait d'humour de la fin, affectant une attitude détachée de la douleur, tout à la conversation, montre un Montaigne capable de maîtriser la souffrance, de la tenir à distance. Les quatre participes présents soulignent ses actions longues et concertées. L'expérience de la maladie de la gravelle l'a profondément changé. Elle lui a permis d'analyser au plus près l'âme humaine devant la douleur physique : tout d'abord la peur de la souffrance qui l'a tant hanté, puis l'expérience de la vieillesse qu'il surmonte finalement avant le traumatisme de la maladie héréditaire et mortelle : la souffrance est réelle, il revendique le droit de l'exprimer à l'encontre de la bienséance mais sans lasser son entourage. Ses observations cliniques sur sa propre personne montrent alors sa lucidité et son courage. Selon Jean Balsamo, l'expérience de la souffrance par la maladie a raffermi son courage et sa constance. Pétri des valeurs nobiliaires guerrières, il voit dans sa lutte contre la maladie, l'occasion de développer un « héroïsme intérieur » privé²⁰⁵.

de la pitié », dans J. O'Brien, M. Quinton, J. J. Supple, *Montaigne et la rhétorique*, (actes du colloque de St Andrew, 28-31 Mars), Paris, Honoré Champion, 1995, p. 95.

²⁰⁵ « Les malheurs et la maladie sont ainsi pour lui l'occasion d'un exercice ininterrompu du courage et sa véritable mise à l'épreuve, non livresque : « Pour mesurer la constance, il faut nécessairement sçavoir la souffrance. » (III, X, 1014). C'est cette même conception de l'héroïsme intérieur qui se donne à lire dans le dernier ajout, « gémir sans brailler ». (...) En intériorisant les vertus militaires du courage et de la vaillance, Montaigne proposait, ou du moins mettait à l'examen une définition renouvelée de l'héroïsme véritable, de

Le portrait précisément orchestré par Montaigne qui expose des défauts habillement transformés en qualités se repère tout au long des *Essais*, cependant, la « marqueterie » savamment agencée vole en éclat par l'évocation de la gravelle. Bien qu'un effort de maîtrise soit visible dans les effets d'annonce de la maladie, il met en valeur le courage qui lui permet de surmonter une douleur réputée insurmontable, l'écriture se fait donc plus personnelle et hyperbolique. Elle est moins maîtrisée et retenue, laissant parler son cœur comme lors de la dénonciation des massacres des Amérindiens.

L'expression de la pitié se fait lyrique sous la plume de l'humaniste, d'abord pour exprimer sa sensibilité exacerbée qui le définit bien plus que les valeurs acquises par son éducation. Il éprouve donc beaucoup d'empathie pour les humains considérés comme les plus faibles : les femmes, les paysans, les agonisants et les enfants. Ce sont ses expériences qui l'ont confronté à une souffrance humaine inacceptable dont il rend compte. Plus encore, les animaux ne lui sont pas indifférents car l'homme doit se sentir solidaire de son espèce mais aussi de tous les êtres vivants. En effet, il appartient à la Nature créée par Dieu. Cette sensibilité lui donne aussi un regard acéré sur la misère des hommes : ils sont cruels même dans leur compassion, ils sont dépendants affectivement, possèdent de nombreux vices et croient que leur capacité à juger est lucide. Enfin, il se juge lui-même sans complaisance en faisant le portrait de ses faiblesses. Sa condition est misérable : une mémoire défaillante, la déchéance de la vieillesse, le manque de fermeté morale et la difficulté de préserver sa famille des dangers le rendent pitoyable à ses yeux. Cependant, il met en scène les souffrances infligées par la gravelle pour valoriser son courage. A travers la construction de cette *persona* tout en nuances : faible mais lucide, sensible mais courageuse, le lecteur peut percevoir quelques accents plus personnels, dévoilant un peu Montaigne, malgré lui.

nature philosophique et civile capable de s'exercer dans le domaine, privé. » J. Balsamo, « Et me contente de gémir sans brailler, Montaigne et l'humanité héroïque », p. 146, dans P. Magnard, et T. Gontier, *Montaigne*, Paris, Cerf, collection « Les Cahiers d'Histoire de la Philosophie », 2010, p. 340.